

# HISTOIRE DES MODES FRANÇAISES.

## SIXIÈME ARTICLE.

### HENRI III.

Henri III réitéra les lois somptuaires ; il fit même arrêter et conduire à la prison du For-l'Évêque, le dimanche 13 novembre 1583, soixante demoiselles et bourgeoises, qui furent condamnées à de fortes amendes, « pour avoir contrevenu en habits et bagues, à l'édit de la réformation des habits, huit mois devant publié. » Comment l'eût-on observé, quand la cour affichait le luxe le plus extravagant ? Pierre de l'Étoile, qui a écrit sur les règnes de Henri III et de Henri IV de précieux mémoires, où nous puiserons un assez bon nombre d'intéressantes citations, décrit à chaque page des ballets, mascarades, festins, concerts, carrousels, où figurent des personnes des deux sexes, *somptueusement habillées et diaprées*. Jugez-en par un exemple, mesdemoiselles : « Aux noces du duc de Joyeuse et de Marguerite de Lorraine, le 25 septembre 1581, les habillements du roy et du marié estoient tant couverts de broderie, perles et pierreries, qu'il estoit impossible de les estimer : car tel accoustrement y avoit qui coustoit dix mil escus de façon, et toutesfois aux dix-sept festins qui de rang de jour à autre, par l'ordonnance du roy, depuis les noces, furent faits par les princes et seigneurs, parents de la mariée, tous les seigneurs et les dames changèrent d'accoustrement, dont la plupart estoient de toile et drap d'or et d'argent, enrichis de passements, guimpeures, récameures (1),

et brodures d'or et d'argent et pierreries, et perles en grand nombre et grand prix. La despense y fut faite si grande, y compris les mascarades, combats à pied et à cheval, joutes, tournois, musiques, danses, chevaux, présents et livrées, que le roy n'en fut point quitte pour douze cents mil escus. »

C'était alors la mode, pour les deux sexes, d'avoir des fraises empesées et *gaulderonnées*, ou de grands collets renversés à l'italienne. Les élégants, pour conserver la blancheur de leur teint et de leurs mains, mettaient la nuit des masques et des gants enduits de cosmétiques. Ils se faisaient épiler les sourcils, de manière à ne laisser au-dessus de l'œil qu'une arcade fine et déliée. Ils échancraient leur pourpoint, afin de montrer *quelques dentelles de point coupé*, genre de parure nouveau, importé de Venise, et dont il est question, pour la première fois, dans un pamphlet, où l'on apprend que les hommes effeminés de ce temps se servaient d'éventails : « Je vis, dit l'auteur anonyme, qu'on lui mettoit à la main droite un instrument qui s'estendoit et se repleyoit en y donnant seulement un coup de doigt, que nous appelons ici un esventail ; il estoit d'un vélin aussi deslicatement descoupé qu'il estoit possible, avec de la dentelle à l'entour de pareille étoffe. »

Les *mignons*, *fraisés et frisés*, empruntaient encore aux dames les colliers de perles, les boucles d'oreilles, les bagues, les *bourets* de velours et les *bichons* ; on nommait ainsi les cheveux roulés au-dessus des tempes. L'afféterie et la mignardise des hommes a provoqué souvent les sarcasmes des auteurs qui virent ce temps si triste et

(1) Fleurs et arabesques brodées en saillie sur brocart d'or, du mot italien *ricamare*, qui vient de l'arabe *racam*, peindre à l'aiguille.



si frivole, entre autres l'épigramme suivante d'Étienne Tabourot, seigneur des Accords.

Ce petit popinelet (1),  
Frisé, fraisé, blondelet,  
Dont la reluisante face  
Faict même honte à la glace,  
Et sa délicate peau  
Au plus beau teint d'un tableau :  
Ce muguet, dont la parole  
Est bleze, mignarde et molle ;  
Le pied duquel en marchant  
N'iroit un œuf escachant (2),  
L'autre jour prit fantaisie  
De s'épouser à Marie,  
Vêtue aussi proprement  
Peut s'en faut que son amant ;  
Et venant devant le temple,  
Le prêtre, qui les contemple,  
Demanda, facétieux :  
« Quel est l'époux de vous deux ? »

Ceux qui tenaient à conserver une tournure virile se coiffaient de chapeaux à l'albanaise, hauts et presque sans bords, ou de sombrèzes espagnols (3), dont les larges bords ombrageaient la figure. Blaise de Vigenère, qui écrivait en 1590, s'écrie avec indignation : « Qui pourrait porter de voir, en moins de quinze ans, varier de plus de deux cents sortes de chapeaux et de ceintures à porter l'épée, et tout le reste à l'équivalent ? »

Les pourpoints étaient collants ou très-amplés, à la Suisse, découpés à grandes balafres. Les jeunes seigneurs plaçaient un drageoir à leur ceinture, et une montre en sautoir sur leur poitrine. Ils se servaient d'une sarbacane pour lancer aux dames des bonbons musqués, et se montraient fréquemment en public avec un bilboquet à la main. On lit dans le *journal* de l'Étoile, à la date d'août 1585 : « En ce temps, le roy commença de porter un bilboquet dont il se jouoit par les rues ; le

duc d'Épernon et les autres courtisans firent le semblable, suivis de gentils-hommes, pages, laquais, et jeunes gens de toutes sortes, tant ont de poids et de conséquences, principalement en matières de folies, les actions et déportements des rois, princes et grands seigneurs. »

Nous apprenons par Montaigne que les dames de la cour de Henri III, quand elles n'avaient point de *corps de baleine*, se serraient la taille avec des éclisses de bois. Elles portaient d'ordinaire deux robes, de couleurs différentes ; leurs bas étaient attachés avec des jarretières à *ramages*. Leurs manches, rembourrées de coton, ressemblaient à celles que nous appelons à *gigot*. Les masques ou *loups*, qu'elles portaient à la promenade, n'avaient point de cordons, mais ils étaient maintenus par un bouton de verre qu'il fallait poser entre ses dents. A leur ceinture, à côté d'une *aumônière*, pendait un miroir rond, à manche, qu'elles consultaient souvent, afin de rajuster leurs *bichons*. Pour coiffure, elles avaient la toque, le bourrelet, et l'*escofon*, sorte de chapeau à fond élevé, dont l'étoffe, naturellement chiffonnée, formait une multitude de plis. L'ancien *chaperon* reparaisait encore. « On appelle chaperon, dit Jean Nicot, dans son *Trésor de la langue françoise, l'atour et habillement de teste* des femmes de France, que les damoiselles portent de velours, à queue pendante, touret levé, et oreillettes attournées de dorures, ou sans dorures, autrement appelées *coquilles*. Les bourgeoises le portent de drap, toute la cornette quarrée, hormis les nourrices des enfants du roy, lesquelles le portent de velours à la dite façon bourgeoise. »

ÉMILE DE LABÉDOLLIÈRE.

(1) Diminutif du vieux mot *poupin*, qui signifie *mignon, efféminé*.

(2) Ecrasant.

(3) Du mot espagnol *sombrero*, chapeau.



## REVUE LITTÉRAIRE.

*Les Poètes contemporains de l'Allemagne*, par M. N. Martin. — Chez Jules Renouard et Cie, libraires-éditeurs, rue de Tournon, 6. 1 vol. in-8°.

Ce tableau de la poétique de l'Allemagne actuelle n'a pas seulement l'à-propos d'une connaissance nécessaire à une époque d'émulation studieuse et d'éducation progressive, mais elle offre encore l'attrait de cette originalité germanique, qui prend tout à la fois sa source dans les vagues mysticités de la rêverie, et dans le pur amour de la nature et des vertus positives du foyer. Dans la biographie des nations, l'Allemagne a de tout temps figuré sous la qualification de *rêveuse*. — Est-ce une critique? est-ce un éloge? — Malheureusement les poètes (n'abusons pas du mot; la juste application en est rare), toujours préoccupés de cette élégance du moule, de cette harmonie du rythme, nécessaire aux grâces naturelles ou aux coquetteries cherchées de leur langage, se laissent souvent trop aller aux fantaisies de la forme, sans le même égard pour le fond. De là une certaine poésie de mots, qui a bien encore son charme, mais dont on regrette parfois le vide et l'inutilité. Les sentiments ne se vivifient que par les idées. L'idée, c'est le fruit. La forme ne peut jamais être que la fleur; quel que soit son parfum, elle se fane vite tandis que, moins éphémère, la saveur du fruit survit dans la pensée qu'elle alimente. Cette réflexion nous est d'autant plus

permise, que l'auteur lui-même la complète dans sa préface, par cette comparaison doublement juste et heureuse : « Ce sentiment de la ligne et du contour arrêté, qui a caractérisé de tout temps le génie de la France; son natif bon sens; son dédain de ce qu'on a appelé le brouillard; son droit et rapide instinct de toutes choses, sont des qualités dont le contact doit profiter à la nature surabondamment rêveuse des imaginations germaniques. Cette éducation du sens pratique une fois faite, il restera toujours à un poète allemand assez de lyrisme pour suffire aux poétiques glorifications de la nature et des douces passions de l'âme. »

Le catalogue poétique de M. N. Martin ne contient pas moins de trente-huit noms, qu'il proclame comme les célébrités contemporaines de l'Allemagne. C'est plus, peut-être, qu'on n'en trouverait à la rigueur en France; mais en revanche, on chercherait vainement dans ce nombre un Victor Hugo, un Lamartine, un Béranger.

L'auteur commence par apprécier les nouvelles tendances de l'école actuelle, dite *école de Souabe*. Ce petit résumé didactique jettera quelque lumière sur l'horizon de notre sujet. — « Théodore Körner et Louis Ulhand sont, l'un le martyr, tous deux les disciples de cette jeune muse, que plusieurs noms devaient bientôt illustrer. Körner eut à peine le temps d'agir; la mort lui retrancha le loisir du rêve pour en doter Ulhand et les autres poètes de la nouvelle pleiade. Mais cette école, qui surgissait ainsi tout à coup, n'avait



elle jamais existé? — Elle n'avait jamais été détruite. Seulement les questions religieuses, le faux goût et l'imitation étrangère, la firent souvent désert. Klopstock y avait passé. Les ballades et le Goëtz de Goëthe prouvent qu'il s'y était dévotement assis dans sa jeunesse; l'esprit du pays le visitait alors. Bürger vécut toute sa vie, et souvent seul, sur ses degrés poudreux. Le vieux Tieck y trouva l'inspiration de ces charmants contes qu'il compose encore aujourd'hui. Mais ces travaux ne furent en effet que les fruits de fantaisies individuelles. Il fallait l'ébranlement d'une nationalité pour tourner vers les souvenirs les sympathies générales. Dans ses ballades et romances, Uhland ressuscita le vieux chant, dont Karl Simrock est aujourd'hui le dernier rhapsode. Dans ses *Lieder*, Wilhelm Müller ressuscita Walter de Vogelweide, qui lui légua ses bouquets d'aulépine, ses oiseaux et ses printemps. Demandez à Müller des fleurs, il en a de quoi couronner toutes les jeunes filles, toutes les espérances. Dans cette nouvelle pleïade, Chamisso se montra le sensible railleur; Justin Kœrner, le plaintif élégiaque; et Rückert, l'enchanteur oriental; le poëte de la couleur et du soleil; le prodigue de la rime, de l'image, et toujours de la gracieuse pensée. Au milieu de ce groupe s'avance le comte de Platen qui, dans une certaine mesure pleine de talent, se fit l'adversaire de ce jeune romantisme héroïque, indépendant et rêveur. »

Louis Uhland, le chef et le doyen de cette cohorte de poëtes, se présente le premier en nom comme en talent. Il est aujourd'hui avocat à Stuttgart et député aux états de Wurtemberg. Il n'a pas moins de soixante ans. M. N. Martin le compare à notre Béranger. Mais ces comparaisons, même lorsqu'elles sont justes en équité, nous semblent toujours, au résumé, difficilement applicables. Rapprocher deux poëtes étrangers par leur langue, c'est vouloir assortir deux fleurs diverses par

leur climat. La nature ou la muse est leur mère commune, mais que de différences dans leurs couleurs, leurs nuances, leur parfum! Nous voudrions bien citer une touchante ballade, *le Roi aveugle*. Mais vous l'avez eue dans votre journal au mois de janvier de l'année 1841.

Wilhem Müller, mort à Dessau en 1827, fut un poëte « enthousiaste du soleil, de l'ombre, de la neige, des fleurs, de toutes les saisons, le printemps surtout; de toutes les œuvres de Dieu. Ses vers sont animés de cette douce haleine que Goëthe nomme le souffle des vrais lyriques. » — Nous prendrons de lui trois pensées; trois *épigrammes* à la manière antique, c'est-à-dire trois petites vérités dans leur coque.

« L'insensé jette, dès les premières chateleurs, son vieux manteau d'hiver. — Si le bonheur commence à te luire, n'oublie-pas ton précieux ami des mauvais jours.

» Recueille la sagesse comme l'abeille le suc des fleurs. Quand la saison des fleurs sera loin, ton miel remplacera tes fleurs.

» Chacun a devant les yeux un but qu'il poursuit jusqu'à la mort. Mais pour plusieurs, ce but est une plume qu'ils soufflent devant eux dans l'air. »

Justin Kœrner, médecin savant, et poëte mystique, nous offre, en quelques vers sur l'amour maternel, un morceau exquis pour le sentiment, la grâce et la vérité :

« Hélas ! la jeune mère  
Est morte, dites-vous.  
Déjà son œil si doux  
Est fixe et sans lumière.  
— Posez, comme un sauveur,  
Son enfant sur son cœur.  
Hâtez-vous; qu'on l'apporte.  
Et si soudain, hélas !  
Son cœur ne frémit pas,  
Pleurez; elle est bien morte!... »

Remarquons, en passant, que Chamisso, l'inventeur de cette merveilleuse histoire de



*l'homme qui a vendu son ombre*, charmant caprice dont votre journal du mois de janvier 1845 n'a pas négligé de vous parler, était Français, quoique M. N. Martin le range au nombre des poètes allemands. Adalbert de Chamisso naquit en effet en Champagne. Ce fut l'émigration de la noblesse française qui le jeta tout enfant sur le sol étranger. Y aurait-il trop d'amour-propre à croire qu'il dut peut-être à son origine quelques-unes des fines qualités de son style ironique et saillant ?

Frédéric Rükert appartient à la famille des purs rêveurs. « La nature devait révéler ses harmonies les plus cachées au poète sympathique qui n'avait d'autre ambition que de la faire mieux comprendre par les cœurs les plus tendres et les plus purs, par les femmes et les enfants... » Nous lui emprunterons aussi quelques sentences, quelques *perles*, pour parler comme lui-même. Non pas que nous ne pussions lui emprunter autre chose, mais parce que ces petits morceaux détachés sont plus faciles à faire entrer dans notre cadre.

« Si tu voulais commencer par remercier Dieu pour toutes les joies dont tu lui es redevable, il ne te resterait plus assez de temps pour te plaindre de tes chagrins.

» Le printemps est un poète ; son regard fait aussitôt fleurir les arbres et les roses.  
» L'automne est un critique malveillant.  
» Les plus vertes feuilles se flétrissent dès qu'il les touche de son haleine.

» Évite de faire trop de fumée en allumant ton feu. Que t'importe que tes voisins connaissent le riche éclat de ton foyer pourvu que tu jouisses de sa chaleur !

» Accueille avec joie le pèlerin dans ta maison ; car c'est ainsi que, sans le savoir, plus d'un homme ayant toi eut pour hôtes les anges.

» Ne te plains pas si la vie n'a pas couronné toutes tes espérances. Songe qu'elle n'a pas non plus justifié toutes tes craintes.

» Veux-tu connaître la bonté de ton cœur ? Vois si tu serais capable de louer de toute ton âme les qualités de ton ennemi.

» Chaque soir nous apporte la sagesse et la prudence dont nous avons manqué pendant la journée. Mais cette sagesse et cette prudence ne nous servent à rien le jour suivant. »

Lénau, poète d'un vrai talent, mais devenu fou, s'écrie dans un accès de découragement :

« Malgré les efforts de l'amitié et les généreuses démonstrations de la sympathie, la vraie douleur reste toujours, comme un ermite sur la terre. »

Rükert a fait des *sonnets cuirassés*. Voici maintenant un recueil de Charles Beck, intitulé : *Chansons armées de cottes de mailles*. Il y a toujours un peu de la chevalerie errante du moyen âge dans tous ces jeunes paladins de la muse allemande. On peut dire de ce dernier : « Il mousse encore trop ; mais ce sera un jour un vin excellent. »

Puis Théodore Körner, Schenkendorf, Arndt, trinité patriotique du martyrologe de M. N. Martin. Il est permis de noter, à ce propos, qu'il n'est pas un seul de tous ces Tyrtées patriotes qui n'ait fait et chanté son ode au Rhin : au Rhin fier, au Rhin libre, au Rhin allemand. Or, tant que le Rhin se contente de faire les honneurs de ses rives aux curieux pèlerins qui le visitent, c'est certainement un fleuve très-majestueux, très-pittoresque, et qui mérite à tous égards qu'on le respecte et qu'on l'admire. Mais dès qu'il veut reprendre son rôle de fleuve politique, le Rhin paraît avoir sur l'imagination de ces crédules Allemands une influence toute contraire à



celle du fleuve Léthé. Car il n'est pas de vieille tradition, de vieille rancune qu'il ne leur remette aussitôt en mémoire; pas de vieille histoire qu'il ne leur rappelle, et que la civilisation et le progrès des temps devraient cependant leur faire oublier. Son *murmure* devient alors plus risible que poétique, et le vieux fleuve — qu'il nous pardonne cette franchise — ressemble un peu à ce que, depuis la fin de l'empire, on est convenu chez nous d'appeler un *vieux grognard*.

« Le temps est traîné par des chevaux » rapides. Pourquoi cela? Parce qu'il pour- » suit la liberté, » s'écrie à son tour Ferdinand Freiligrath. Ne serait-ce pas là, en y réfléchissant bien, une de ces phrases déclamatoires, sonores, qui imposent à la première vue; mais qui, lorsque la raison cherche à en exprimer le véritable sens, s'affaissent comme une outre vide?

Un critique a dit de M. Georges Herwegh : « C'est un jeune souverain; il en- » tre botté et éperonné dans l'assemblée » des poètes de son pays. Il prend la cou- » ronne et la met sur sa tête. » Dans la nouvelle école poétique, le talent de M. Georges Herwegh représente surtout la force et l'énergie. L'épigramme qui suit sur l'apathie dont il accuse les Allemands nous a paru spirituelle et plaisante:

#### UNE VISION.

J'eus en rêve une étrange vision. Dieu le père était assis, prêt à juger. Il appela chaque nation de la terre devant son trône rayonnant d'étoiles.

Les peuples arrivèrent en innombrables essaims, faciles à reconnaître, les Anglais, les Russes, les Français, voire même un débris de la Pologne.

Et quand le Seigneur se mit à compter les peuples, il se trouva que les Allemands manquaient encore.

« Où s'attardent donc de nouveau mes Allemands? Sont-ils encore occupés à étendre leurs membres paresseux? Depuis le

moment où ils ont été enterrés, ils ont pourtant bien eu le temps de dormir tout à leur aise. »

Cela dit, il ordonna à un ange de descendre sur la terre et d'amener au ciel ces éternels dormeurs. L'ange s'empressa de faire le tour de l'Allemagne. Là tout était muet, tout était immobile.

« Allemands, ne voulez-vous pas vous lever? Voici que l'éternité commence. » Tel est le cri que l'ange fit résonner à travers sa trompette céleste.

Mais avant que les Allemands eussent pu se réunir, le dernier jour était passé, et chaque peuple avait reçu son châtiment ou sa récompense. — C'est ainsi que les Allemands furent également exclus du paradis et de l'enfer.

Nous passons bon nombre de noms, parce qu'ils ont moins d'importance. Ce n'est pas sans profit cependant qu'on avance dans la lecture de toutes ces fraîches ou généreuses pensées, si bien qu'au milieu de sa rêverie l'esprit quelquefois serait tenté de les imiter. Un de ces jeunes cygnes chante l'Espérance:

« L'Espérance sommeille au fond du » cœur comme la rosée dans le sein des » lis. L'Espérance sort victorieuse des » épreuves terrestres, pareille à l'azur du » ciel qui finit toujours par se dégager des » sombres nuages de la tempête. L'Espé- » rance brille à travers les pleurs, comme » le diamant sous les eaux profondes..... » — Ne pourrait-on pas ajouter : « L'Espé- » rance est la rosée de nos désirs? » Ou en- » core : « L'Espérance, qui survit toujours » jusque dans les cœurs les plus désolés, » ressemble au lierre vivace qu'on voit » grimper et verdoyer jusque sur les troncs » desséchés. »

Donnons cependant un souvenir à une jeune fille inspirée qui vous intéressera surtout, mesdemoiselles; on peut dire que celle-là fut poète dès le berceau. A treize ans, Elisabeth Kulmann savait non-seulement le russe, l'allemand, l'anglais, l'italien, mais



encore le latin, le grec, et composait avec une facilité presque égale dans chacune de ces langues. Toutes ses poésies portent un cachet de distinction rare. Malheureusement son organisation délicate ne put résister aux ardeurs dévorantes de sa pensée. Elle mourut dans sa fleur, à l'âge de dix-sept ans, après avoir composé près de cent mille vers tant originaux que traduits.

M. N. Martin a commencé par Ulhand; il finit par Henri Heine. Si le premier est le chef dithyrambique de la nouvelle école allemande, le second en est le représentant voltairien, en ne prenant ici Voltaire que comme expression de l'esprit français. M. Henri Heine, au reste, est un écrivain plus français que beaucoup de nos écrivains modernes. Depuis treize années qu'il habite la France, il est presque aussi généralement connu chez nous que dans son pays. Nous citerons ses vers intitulés : *Pensées nocturnes*.

« Si je pense à l'Allemagne pendant la nuit, c'en est fait de mon sommeil, je ne puis plus fermer les yeux et mes larmes brûlantes coulent.

« Les années viennent et s'en vont ! De puis que je n'ai plus vu ma mère, douze années se sont écoulées.

» Mon désir et mon impatience augmentent. La vieille femme m'a ensorcelé.  
» Je pense toujours à la vieille femme. —  
» Que Dieu la protège !  
» La vieille femme m'aime tant ! et dans les lettres qu'elle m'écrit, il m'est si facile de voir comme sa main tremble, combien profondément son cœur est ému !  
» L'Allemagne vivra toujours ; je suis sûr de la retrouver toujours avec ses chênes, avec ses tilleuls.  
» Je n'aurais pas une telle soif de revoir l'Allemagne si ma mère ne s'y trouvait...  
» La patrie ne périra jamais, mais la vieille femme peut mourir ! »

Les poètes sont les oracles des temps accomplis ou les précurseurs des temps futurs ; ils consacrent le passé ou devancent l'avenir. Leur gloire est la plus belle manifestation de cette intelligence humaine qui est la plus riche part de l'œuvre de la divinité. Or, ce qui fait le vrai poète, c'est l'idée ; et comme l'a dit un grand poète lui-même, M. de Lamartine, « L'idée vient de Dieu, sert les hommes, puis retourne à Dieu, en laissant un sillon de gloire sur le front de celui où le génie est descendu. »

GEORGES BISSE.

## LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

Jean-Christophe Frédéric Schiller naquit le 10 novembre 1759, à Marbach, petite ville de Souabe en Wurtemberg. Ses premières études et ses goûts le portaient vers l'état ecclésiastique ; mais le duc de Wurtemberg l'ayant nommé élève de l'école militaire qu'il venait de fonder, Schiller fut forcé d'y entrer. Il étudia la jurispru-

dence, puis la médecine. Ni l'une ni l'autre de ces sciences ne le satisfaisant, il se livra à la lecture des auteurs célèbres de l'antiquité et des temps modernes : Homère, Virgile, Klopstock, surtout la Bible traduite par Luther, développèrent son génie, et bientôt Schiller, dépassant Lessing et Goëthe qu'il avait pris pour mo-



dèles, devint le premier auteur dramatique de l'Allemagne.

Le duc de Wurtemberg lui ayant défendu d'écrire, il se sauva en Franconie; plus tard il se rendit à Weimar, séjour de plusieurs hommes célèbres dont il fit ses amis. Sur les instances de Goëthe, le duc de Saxe Weimar, protecteur des arts, le nomma conseiller, puis professeur d'histoire à Iéna. Marié en 1789, il mourut le 9 mai 1805, à l'âge de quarante-six ans.

Ses tragédies les plus remarquables sont: *les Brigands*, joués en 1782, lorsqu'il n'avait que vingt ans, et qui produisirent

une sensation extraordinaire en Allemagne; *Marie Stuart*, *Jeanne d'Arc*, *Don Carlos*, *Wallenstein* et *Guillaume Tell*, son dernier ouvrage, son chef-d'œuvre. Il écrivit aussi des ballades, des poésies détachées, et plusieurs ouvrages historiques, entre autres, *l'Histoire de la guerre de trente ans*.

Voici sur son compte l'opinion de Schlegel: « C'était, dit-il, dans toute l'acception du mot, un poète vertueux, dont l'âme pure a, pendant toute sa vie, rendu constamment hommage à la vérité et à la beauté éternelle. »

MARIA STUART.

DRITTER AUFGUG.

*Gegend in einem Park. Born mit Bäumen besetzt, hinten eine weite Aussicht.*

ERSTER AUFTRITT.

(Maria tritt in schnellem Lauf hinter Bäumen hervor. Hanna Kennedy folgt langsam.)

KENNEDY.

Ihr eilet ja, als wenn ihr Flügel hättet,  
So kann ich Euch nicht folgen, wartet doch!

MARIA.

Lass mich der neuen Freiheit genießen,  
Lass mich ein Kind seyn, sey es mit!  
Und auf dem grünen Teppich der Wiesen  
Prüfen den leichten, geflügelten Schritt  
Bin ich dem finstern Gefängniss entfliegen,  
Hält sie mich nicht mehr die traurige Gruft?  
Lass mich in vollen, in durstigen Zügen  
Trinken die freie, die himmlische Luft.

KENNEDY.

O meine theure Lady! Euer Kerker  
Ist nur um ein klein Weniges erweitert.  
Ihr seht nur nicht die Mauer, die uns einschliesst  
Weil sie der Bäume dicht Gesträuch versteckt.

MARIA.

O Dank, Dank diesen freundlich grünen Bäumen  
Die meines Kerkers Mauern mir verstecken!  
Ich will mich frei und glücklich träumen,  
Warum aus meinem süßen Wahn mich wecken?  
Unfangt mich nicht der weite Himmelsschoos?  
Die Blicke, frei und fessellos  
Ergehen sich in ungemess'nen Räumen.  
Dort, wo die grauen Nebelberge ragen,

MARIE STUART.

TROISIÈME ACTE.

*La scène est dans un parc. Une source entourée d'arbres; au fond, une perspective étendue.*

SCÈNE 1<sup>re</sup>.

(Marie sortant de derrière les arbres s'avance d'un pas précipité. Anne Kennedy la suit lentement.)

KENNEDY.

Vous vous hâtez comme si vous aviez des ailes,  
Je ne puis vous suivre ainsi. Attendez donc!

MARIE.

Laisse-moi jouir de la liberté nouvelle, laisse-moi être enfant, sois-le aussi, et laisse-moi essayer mon pas léger, sur le vert tapis de la prairie. Suis-je échappée à la sombre prison? le triste tombeau ne me retient-il plus? Laisse-moi boire, à longs traits altérés, l'air libre, l'air céleste.

KENNEDY.

O ma chère lady! Votre prison n'est que d'un peu élargie. Vous ne voyez pas la muraille qui nous enferme, parce que le feuillage touffu des arbres la cache.

MARIE.

Oh! merci, merci à ces arbres verts et amis qui me cachent les murs de ma prison! Je veux rêver que je suis libre et heureuse! Pourquoi m'éveiller de mon doux délire? L'immense voûte du ciel ne m'environne-t-elle pas? Mes regards, libres et sans chaînes, se promènent dans des espaces immesurés; là où les montagnes nébuleuses s'élèvent, commence la limite de mon



Fängt meines Reiches Gränze an,  
Und diese Wolken, die nach Mittag jagen,  
Sie suchen Frankreich's fernen Ocean.  
Eilende Wolken! Segler der Lüfte!  
Wer mit euch wanderte, mit euch schiffte!  
Grüßet mir freundlich mein Jugendland!  
Ich bin gefangen, ich bin in Banden,  
Ach, ich hab' keinen andern Gesandten!  
Frei in Lüften ist eure Bahn,  
Ihr seyd nicht dieser Königin unterthan.

KENNEDY.

Ach, theure Lady! Ihr seyd ausser Euch,  
Die lang entbehrte Freiheit macht Euch schwär-  
[men.]

MARIA.

Dort legt ein Fischer den Nachen an!  
Dieses elende Werkzeug könnte mich retten  
Brächte mich schnell zu befreundeten Städten.  
Spärlich nährt es den dürftigen Mann.  
Beladen wollt' ich ihn reich mit Schätzen,  
Einen Zug sollt' er thun wie er keinen gethan,  
Das Glück sollt' er finden in seinen Netzen,  
Nahm' er mich ein in den rettenden Kahn.

KENNEDY.

Verlohrne Wünsche! Sieht Ihr nicht dass uns  
Von ferne dort die Spahertritte folgen?  
Ein finster grausames Verbot scheucht jedes  
Mitleidige Geschöpf aus unserm Wege.

MARIA.

Nein, gute Hanna, glaub' mir, nicht umsonst  
Ist meines Kerkers Thor geöffnet worden.  
Die kleine Gunst ist mir des grössern Glücks  
Verkünderin. Ich irre nicht. Es ist  
Der Liebe that'ge Hand, der ich sie danke.  
Lord Lesters mächtigen Arm erkenn' ich drin.  
Allmählig will man mein Gefängniß weiten,  
Durch Kleineres zum Grössern mich gewöhnen,  
Bis ich das Antlitz dessen endlich schaue,  
Der mir die Bande löst auf immerdar.

KENNEDY.

Ach, ich kann diesen Widerspruch nicht reimen!  
Noch gestern kündigt man den Todt Euch an,  
Und heute wird Euch plötzlich solche Freiheit.  
Auch denen, hört' ich sagen, wird die Kette  
Gelöst, auf die die ew'ge Freiheit wartet.

MARIA.

Hörst du das Hifthorn? Hörst du's klingen,  
Mächtigen Rufes, durch Feld und Hain?  
Ach, auf das muthige Ross mich zu schwingen,  
An den fröhlichen Zug zu reih'n!  
Noch mehr, o die bekannte Stimme,

royaume, et ces nuages qui courent vers le  
midi, ils cherchent l'Océan lointain de la  
France. Nuages qui vous hâtez! vaisseaux des  
airs! heureux qui voyagerait, qui voguerait  
avec vous! Saluez pour moi avec amitié le pays  
de ma jeunesse. Je suis captive, je suis dans les  
fers; ah! je n'ai pas d'autre messenger que vous!  
Votre route est libre dans les airs, vous n'êtes pas  
soumis à cette reine.

KENNEDY.

Hélas! chère lady, vous êtes hors de vous,  
la liberté dont vous avez longtemps été sevrée  
vous fait extravaguer.

MARIE.

Là-bas, un pêcheur amarre sa nacelle! L'es-  
quif de ce malheureux pourrait me sauver, et  
me conduirait vite vers des villes amies. Cette  
nacelle nourrit à peine cet indigent. Je voudrais  
la lui charger de trésors; il ferait un trajet  
comme il n'en a jamais fait, et trouverait le  
bonheur dans ses filets, s'il me prenait dans sa  
barque libératrice.

KENNEDY.

Vœux perdus! Ne voyez-vous pas que les sur-  
veillants nous suivent de loin? Une défense  
sombre et cruelle écarte de notre chemin toute  
créature compatissante.

MARIE.

Non, bonne Hanna, crois-moi, ce n'est pas  
en vain que la porte de ma prison a été ou-  
verte. Cette petite faveur est l'annonce d'une  
plus grande. Je ne m'abuse pas. C'est à la ten-  
dresse active de lord Leicester que je la dois; j'y  
reconnais son bras puissant. On veut élargir  
peu à peu ma prison, m'accoutumer par un plus  
petit bonheur à un plus grand. jusqu'à ce qu'à  
la fin je puisse contempler la face de celui qui  
brisera mes liens pour jamais.

KENNEDY.

Hélas! je ne puis concilier cette contradic-  
tion! Hier encore on vous annonçait la mort, et  
aujourd'hui on vous accorde une telle liberté!  
J'ai entendu dire qu'on ôte aussi les chaînes  
ceux qu'attend la liberté éternelle.

MARIE.

Entends-tu le cor? L'entends-tu sonner un  
puissant appel, à travers les champs et les bois?  
Oh! m'élancer sur le coursier plein d'ardeur,  
m'associer à cette chasse joyeuse! Encore, en-  
core! Oh! cette voix connue, pleine de souve-



Schmerzlich süßer Erinnerung voll.  
Oft vernahm sie mein Ohr mit Freuden,  
Auf des Hochlands bergigen Haiden,  
Wenn die tobende Jagd erscholl.

SCHILLER.

nirs tristes et doux, souvent mon oreille l'a  
écoutée avec joie, sur les bruyères montueuses  
du Highland, quand la chasse effrénée reten-  
tissait au loin.

M<sup>me</sup> JULIE DE HULSEN.

## THÉRÈSE.

Il y a dix ans à peu près, dans une mai-  
son de modeste apparence, au fond d'une  
des rues les moins fréquentées de Paris,  
une jeune fille, d'une vingtaine d'années,  
veillait, seule et triste, près du lit où repo-  
sait un homme malade. Le visage pâle et  
amaigri de la pauvre enfant disait, rien  
qu'à le voir, qu'elle avait déjà bien souf-  
fert; et on se sentait pris au cœur d'une  
vive pitié à l'aspect de ce jeune front qui  
semblait courbé sous le poids d'une insur-  
montable douleur. C'est que cet homme,  
à qui depuis longtemps elle donne des  
soins, cet homme jeune encore, qui se  
meurt lentement, là, sous ses yeux, et  
malgré son désespoir, cet homme est son  
père. Elle est assise et se tient immobile;  
son regard est fixe, on pourrait croire  
qu'absorbée par la fatigue, elle ne songe  
plus à rien de ce qui l'entoure, si des lar-  
mes, roulant de temps à autre sur ses  
joues pâlies, ne prouvaient que trop évi-  
demment l'éveil constant de sa pensée.  
Tout à coup le malade s'agite sur sa couche;  
il parle. « Insolvable! murmure-t-il tout  
bas avec amertume. — Toujours! tou-  
jours! dit la jeune fille. Cette funeste  
idée le poursuit sans relâche, et qu'il  
dorme ou qu'il veille, ce mot fatal est sur  
ses lèvres. — Insolvable! banqueroutier! »  
répète-t-il encore dans un transport fié-  
vreux; puis il retombe accablé, et bientôt  
se réveillant, d'une voix faible, il appelle:  
« Thérèse! Thérèse! j'ai soif. » Elle se

lève, essuie ses larmes, s'efforce de sou-  
rire, et présente une tasse au malade. « Tiens,  
bois, mon père, lui dit-elle; cette tisane  
est douce, elle te fera du bien. — Merci,  
mon enfant, » lui dit-il. Et fixant sur elle  
ses yeux brillants de fièvre. « Encore là,  
debout! tu ne t'es donc pas couchée? Thé-  
rèse, tu te rendras malade aussi, et tu  
n'auras personne, toi, pour te donner les  
soins que tu me prodigues depuis si long-  
temps. — Sois tranquille, je suis forte; ne  
pensons pas à moi, ne songeons qu'à te  
guérir, je serais si heureuse, hélas! si je  
l'entendais me dire, enfin : Je suis mieux!  
— Non, je ne me guérirai pas, je le sens,  
le chagrin m'a tué, ma vie s'éteint chaque  
jour. Je te fais de la peine, Thérèse; tu  
pleures, ma pauvre enfant! Mais, vois-tu,  
j'ai besoin de te parler ainsi pendant que  
je le puis encore; je ne veux pas que la  
mort m'enlève sans t'avoir bénie, sans t'a-  
voir dit : Ma fille, tu es un ange, ta jeu-  
nesse est cruellement éprouvée; mais va,  
ne désespère point de l'avenir. Dieu est  
juste, ton amour et ton dévouement pour  
ton père seront récompensés quelque jour. »  
En achevant ces mots il l'attira, toute en  
pleurs, sur son lit et l'embrassa tendre-  
ment. Puis, revenant à sa pensée con-  
stante : « Insolvable! répéta-t-il avec un  
soupir; je ne lui laisserai rien, pas même  
un nom honoré. En passant à côté de ma  
fille, on aura le droit de l'humilier et de lui  
dire : Ton père est mort insolvable! Et



penser qu'une misérable somme de cinquante mille francs m'eût sauvé. Ah ! sans cette maladie j'aurais travaillé, je l'aurais gagné cet argent, j'aurais tout payé ; mais le chagrin m'a saisi, j'y succombe, je meurs ! » Il laissa retomber sa tête avec désespoir ; et Thérèse, le cœur plein d'angoisses, eut peine à retenir les sanglots qui gonflaient sa poitrine. Le mourant l'appela de nouveau. « Thérèse, lui dit-il, je te laisse bien pauvre, mon enfant, heureusement tu as un talent qui te suffira pour gagner de quoi vivre, et je n'ai pas, du moins, à m'inquiéter sur ton existence. Mais, ajouta-t-il plus bas, si jamais tu devenais riche... oui, si tu le pouvais... pour me consoler dans ma tombe... si tu en avais les moyens... Thérèse... et bien... ces cinquante mille francs... tu les payeras, n'est-ce pas ? — Je vous le jure, mon père, je les payerai, dit-elle, si Dieu me fait jamais la grâce de pouvoir disposer de cette somme. — Merci, ma fille, merci ! ta promesse me fait du bien et me donne la seule consolation que pouvaient recevoir mes derniers instants. »

Trois jours après, dans cette même chambre, agenouillée devant un cercueil, l'orpheline pleurait en silence, et répétait religieusement, au fond de son cœur, la promesse faite à son père mourant.

Étrangère à Paris, qu'elle n'habitait que depuis quelques mois, Thérèse s'y trouvait absolument seule. Son père, M. Durand, était de Grenoble et avait toujours habité cette ville, où il faisait un commerce de soieries assez considérable. Une baisse forte et imprévue sur les articles dont ses magasins étaient remplis, plusieurs pertes, presque en même temps éprouvées, lui avaient causé un moment de gêne. Ses créanciers prirent l'alarme, refusèrent d'attendre ; et, après vingt ans d'une carrière commerciale, heureuse et irréprochable, l'honnête négociant avait éprouvé l'amer chagrin de se voir honteusement déclaré en faillite. Sa situation, cependant,

était loin d'être aussi mauvaise qu'on l'avait cru d'abord ; car la liquidation étant faite, il s'était trouvé que, pour un passif de quatre cent soixante-quinze mille francs, l'actif s'élevait encore à quatre cent vingt-cinq mille, ce qui ne laissait plus, en effet, que la différence que nous connaissons. Touché du malheur de cet homme estimable, on lui offrit de nouveaux crédits pour lui faciliter les moyens de se relever et de réparer sa disgrâce. Mais le coup qu'il avait reçu était au-dessus de ses forces. Quittant Grenoble, dont le séjour lui devenait insupportable, il était venu à Paris, avec sa fille, dans l'espoir de s'y créer quelque industrie ; mais à peine arrivé dans cette ville, il y était tombé malade, et venait d'y mourir, ainsi que nous l'avons vu, dans les bras de son enfant. N'ayant que des parents très-éloignés, dont elle n'avait reçu jamais aucune marque d'intérêt, la désolée Thérèse était donc, à cette heure, seule au monde, et plusieurs jours s'écoulèrent pendant lesquels, abîmée dans sa douleur, elle ne sut faire autre chose que pleurer. Ainsi que son père le lui avait dit, elle ne pouvait redouter la misère. Ayant montré, tout enfant, de grandes dispositions naturelles pour le dessin, on lui avait donné de bons maîtres, et, à vingt ans, elle peignait d'une manière assez remarquable pour que ce talent pût suffire à assurer son existence. Le peu de ressources qu'elle possédait touchant à sa fin, pressée par la nécessité, elle sortit de l'amère torpeur où elle était plongée, rappela son courage, prit ses crayons, ses pinceaux, et voulut se mettre au travail. Sa toile était là, devant elle, et ses doigts errants s'y promenaient au hasard, tandis que sa volonté fatiguée cherchait encore à se décider sur le choix d'un sujet.... Mais sans qu'elle y songe, une esquisse est tracée ; sa préoccupation secrète s'est révélée à son insu... elle a dessiné les traits de son père. « Eh quoi ! s'écrie-t-elle, je pouvais chercher un sujet ? Ah ! en voilà un, cher, sa-



cré, le seul dont je puisse être inspirée aujourd'hui, et qui convienne à ma douleur. » A dater de ce moment elle travaille sans relâche, et la toile insensible s'anime sous son pinceau. C'est bien le pâle visage du malade; il est là, couché dans ce lit où nous l'avons vu naguère; la flamme de la vie qui l'abandonne s'est réfugiée tout entière dans cet œil éloquent qui semble dire à sa fille : Sois bénie ! et la remercier de sa promesse. Inspirée par sa douleur et son amour, Thérèse a surpassé de beaucoup tout ce qu'elle avait fait de mieux jusqu'alors, et ce portrait, peint de mémoire, sous l'empire d'un sombre et douloureux enthousiasme, est un véritable chef-d'œuvre. Quand il est fini et qu'elle le contemple, attendrie, la jeune artiste éprouve un mouvement secret d'involontaire fierté. Puis un vague et lointain espoir lui fait tressaillir le cœur. Si un jour, grâce à l'habileté de le pinceau, il lui était donné d'accomplir son vœu de son père ! Dès cette heure le chagrin de l'orpheline devint moins amer; et en face de ce portrait chéri elle ne se sentit plus si découragée que par le passé. S'étant mise à travailler avec ardeur, elle acheva en peu de temps plusieurs petites toiles qui ne lui semblaient pas sans quelque mérite, elle courut, pleine d'espérance, les porter chez un marchand de tableaux, à qui elle proposa de les acheter. Mais celui-ci lui en offrit un prix si médiocre, que sa dépense de couleurs payée, la pauvre enfant n'avait pas gagné plus que si elle eût passé son temps à faire des robes ou de la broderie. Il y avait loin de ce résultat à l'espoir dont elle s'était bercée, et, le cœur triste, elle rentra chez elle en soupirant.

Cependant, cet homme ayant pris son adresse, lui avait dit que, peut-être, il pourrait mieux payer une autre fois. En effet, peu de jours après, il vint et dit à Thérèse qu'une dame lui ayant commandé deux tableaux représentant une Vierge et un saint Joseph, il avait songé à elle pour

cet ouvrage. « Si je suis satisfait, lui dit-il, je ne vous payerai pas ces deux petits tableaux moins de trois cents francs. » Elle accepta vite la proposition, et promit de se mettre à l'œuvre aussitôt. « Il faut commencer par la Vierge, avait dit encore le marchand, et dès qu'elle sera finie, vous l'enverrez chez moi, où je serai bien aise qu'on la voie. Vous la reprendrez plus tard pour la vernir. »

Aussitôt donc que le premier de ces deux tableaux fut achevé, Thérèse le fit emporter par une jeune femme qui faisait son ménage et ses commissions. Celle-ci, à son retour, lui raconta qu'en chemin elle venait de rencontrer un monsieur qui l'avait arrêtée pour examiner le tableau qu'elle portait. Il m'a demandé, dit-elle, qui avait peint cela, et a paru surpris que ce fût une jeune demoiselle. Il m'a fait encore plusieurs questions et m'a demandé votre adresse. Je la lui ai donnée, car je pense bien que c'est sûrement un monsieur qui veut faire faire son portrait. Du reste, il m'a remis ceci pour vous, et m'a chargée de vous annoncer sa visite. En disant ces mots, elle présenta à Thérèse une carte, où cette dernière lut avec étonnement : « Paul Varner. » Nom glorieux d'artiste, dont la réputation était depuis longtemps parvenue jusqu'à elle. Une grande joie remplit le cœur de la jeune fille; puis bientôt elle se sentit intimidée et trembla à la pensée de recevoir cette visite illustre, dont l'espoir pourtant la rendait si heureuse.

A peine, le lendemain, l'heure où, sans indiscretion, il est permis de se présenter chez une femme, venait-elle de sonner, que M. Varner entra, respectueux et bienveillant à la fois. Thérèse, tout émue, lui exprima combien elle était reconnaissante de l'honneur qu'il daignait lui faire, et témoigna le regret de ne point le mériter davantage. Le peintre sourit; puis, s'approchant du chevalet, il examina le tableau commencé. Il ne se répandit pas en éloges, quelques mots approbateurs seulement lui



échappèrent ; mais une vive satisfaction se peignit sur son visage, qu'épiait en tremblant la jeune fille qui, timide et le cœur palpitant, se tenait à ses côtés. « Cette toile est-elle commandée ? lui demanda-t-il. — Oui, monsieur. — Et on vous la paye ? — Cent cinquante francs. — C'est bien ; mais ne vous engagez plus à en faire une autre aux mêmes conditions, j'aurai peut-être mieux à vous proposer. » Elle s'inclina. Tout à coup, en se retournant, il aperçut, derrière Thérèse, le portrait de son père, ce portrait peint dans le premier moment de sa douleur. Une exclamation lui fut arrachée par l'expression saisissante de cette tête. « Que c'est beau ! s'écria-t-il involontairement ; est-ce encore là de votre ouvrage, mademoiselle ? — Oui, monsieur, c'est le portrait de mon père. » Et ses yeux se voilèrent de larmes. « Je comprends, dit le peintre ému, en regardant les vêtements noirs de l'orpheline ; et vous êtes seule maintenant ? ajouta-t-il d'un ton affectueux. — Toute seule, répondit Thérèse avec un soupir. — Me permettez-vous de revenir quelquefois dans votre solitude ? C'est en présence de votre père que je vous le demande ? » dit-il les yeux levés vers le tableau, et tendant à la jeune fille une main loyale où elle pose la sienne avec confiance, en lui répondant : « Votre visite, monsieur, a été ma seule joie depuis le malheur qui m'a frappée. — Au revoir ! donc, mademoiselle, » dit l'artiste, qui porta respectueusement à ses lèvres la main de la jeune artiste, et disparut en s'inclinant.

Restée seule, Thérèse éprouva un sentiment de bien-être qu'elle n'avait pas ressenti depuis longtemps. Tout, dans la personne de sa nouvelle connaissance, lui inspirait de la sympathie et de la confiance. Agé d'une cinquantaine d'années, M. Varner était un homme honorable, dont le nom, glorieux par son talent, se trouvait environné de l'estime qu'on porte aux nobles caractères. Il avait les manières aimables, l'exquise politesse du monde élégant où ses relations l'appelaient

à vivre ; et l'orpheline, entraînée vers lui par l'admiration et la reconnaissance, se trouva heureuse de penser qu'il lui avait promis de revenir. En effet, quelques jours après il se présenta de nouveau : « Vous allez me trouver indiscret, mademoiselle, dit-il à Thérèse. Tout au début de notre connaissance, sans y avoir encore le moindre droit, je viens m'adresser à votre obligeance, et vous prier de vouloir bien me rendre un service. — Oh ! parlez, monsieur, dit Thérèse, et si je puis vous être agréable en quelque chose, ce sera avec bien du plaisir. — Voici, reprit M. Varner : j'ai fait, il y a quelque temps, le portrait d'une jeune dame ; il était destiné à son mari. Sa mère en veut un pareil : elle est pressée de l'avoir. J'ai de grands tableaux qu'il m'est impossible de quitter maintenant. Il s'agirait de copier ce portrait. C'est bien peu digne, je le sais, d'un talent comme le vôtre, mais j'ai espéré, mademoiselle, que vous compéteriez pour quelque chose le plaisir d'obliger un ami. » Ces mots furent dits avec tant de grâce que Thérèse, charmée, ne sut ce qui la rendait le plus heureuse, de la faveur inspirée qui lui était offerte par le grand artiste, ou de l'exquise délicatesse qu'il savait mettre à la lui faire accepter.

Le même jour, on apporta chez Thérèse le portrait, signé du nom de Varner, et une toile, de pareille grandeur, toute préparée à en recevoir la copie. Elle examina avec attention cette savante peinture, en étudia soigneusement les détails, et commença son esquisse. M. Varner lui rendit des visites assidues, et chaque visite était une leçon. Il avait dit n'avoir pas le temps, de copier ce portrait, mais il passait à en surveiller l'exécution plus d'heures qu'il ne lui en eût fallu sans doute pour le peindre lui-même. La jeune fille comprenait cela ; profondément reconnaissante d'un intérêt si précieux, si délicatement témoigné, elle crut n'y pouvoir mieux répondre qu'en faisant tous ses efforts pour le justifier, et le maître



eut à s'applaudir des progrès merveilleux de son élève. Le tableau achevé, il parut satisfait, le fit emporter, et, le lendemain, Thérèse reçut le billet suivant :

« Mademoiselle, il m'est impossible de » sortir aujourd'hui ; cependant je ne veux » pas remettre à demain le plaisir de vous » apprendre que votre ouvrage a été apprécié dignement. La personne qui m'avait » commandé ce portrait me charge de vous » exprimer sa satisfaction et de vous remettre le prix dont elle était convenue » avec moi.

» Votre ami respectueux et dévoué,

» P. VARNER. »

Sous le même pli se trouvaient quatre billets de banque de mille francs. A cette vue, Thérèse crut rêver : était-il bien possible que tout cet argent fût à elle, et gagné en si peu de temps ? Elle leva les yeux vers le portrait de son père avec une indécible expression de joie et d'espérance ; puis elle porta religieusement à ses lèvres les quelques lignes tracées par la main de son généreux protecteur.

C'en'était là, pour Thérèse, que le premier pas dans une nouvelle et brillante carrière. Formée aux leçons d'un grand peintre, recommandée par lui, M<sup>lle</sup> Durand eut bientôt une belle réputation, et les travaux lucratifs ne lui manquèrent pas. M. Varner était heureux de ses succès ; elle lui avait inspiré dès l'abord un vif intérêt par son talent, sa modestie et sa pauvreté, il voulut devenir en quelque sorte la Providence de cette pauvre enfant isolée, et chaque jour lui révélant en elle de nouvelles qualités l'y avait attaché davantage. Il désirait la voir entourée, non de luxe, mais de bien-être, de cette élégance qui sied aux femmes, et que semblait appeler surtout la distinction native de celle-ci. Aussi s'étonna-t-il lorsqu'au bout d'un certain temps il ne la vit rien changer autour d'elle ; garder son mauvais petit logement, se contenter des soins d'une femme de ménage, et ne pas

même prendre une domestique pour la servir. Serait-elle avare ? se demandait avec effroi l'artiste dont le cœur généreux se révoltait à cette idée. Qu'eût-il pensé s'il l'eût vue chaque fois qu'elle recevait une nouvelle somme, la compter avec amour, en distraire à grand peine de quoi fournir à sa modique dépense, et l'emporter, radieuse, chez le notaire voisin, dépositaire de son trésor, qui grossissait rapidement de jour en jour !

Présentée par M. Varner chez plusieurs dames de sa connaissance, Thérèse y avait été bien accueillie et s'était liée d'amitié avec l'une d'elles. Cette jeune femme se nommait Jenny. Elle n'était point non plus née à Paris, mais à Lille, où M. Delcroix, médecin distingué, l'avait épousée par inclination, car, fille d'un ancien militaire, elle n'avait pas de fortune ; en revanche elle possédait tant d'aimables qualités que son heureux mari se félicitait chaque jour de son choix. Une douce intimité ne tarda point à s'établir entre elle et Thérèse, et bientôt elles devinrent inséparables. Cette liaison durait déjà depuis longtemps quand le frère de Jenny, qui venait d'être reçu avocat, fut envoyé par son père à Paris pour y passer les trois années de son stage. M. Delcroix ne voulut pas que son beau-frère demeurât ailleurs que chez lui, et Jenny en fut charmée.

Adolphe Germeuil, c'était le nom de ce jeune homme, ressemblait beaucoup à sa sœur, qui en avait souvent entretenu Thérèse, et se fit une fête de le lui présenter. Pleine de réserve et de convenance en toutes choses, M<sup>lle</sup> Durand se montra affable avec le frère de son amie ; néanmoins son accueil, tout gracieux qu'il fut, se ressentit du sérieux et de la modestie qui lui étaient ordinaires. Adolphe, dont une éducation sévère et des études fortes avaient mûri de bonne heure la jeunesse et développé la raison, Adolphe, qui déplorait dans beaucoup de femmes, charmantes d'ailleurs, le manque de portée de leur esprit, et la fri-



volité de leurs occupations, Adolphe, disons-nous, conçut promptement de la sympathie pour cette jeune fille qui se montrait à lui intelligente, réfléchie, ayant le goût des choses élevées et des entretiens graves; mais cela si naturellement, d'une manière si modeste, que souvent on ne l'aurait pas distinguée de la plus simple des femmes. Cette sympathie se changea bientôt dans le cœur du jeune homme en un vif sentiment d'amitié qui, lui-même, ne tarda point à devenir quelque chose de plus tendre. Il en fut de même pour Thérèse: insensiblement, et sans s'en rendre compte, elle en vint à éprouver pour le frère de Jenny un attachement d'autant plus profond et durable qu'il était parfaitement mérité. M<sup>me</sup> Delcroix devina vite ce qui se passait dans l'âme de ces deux personnes presque également chères à son cœur, et conçut l'espoir de voir leur bonheur assuré par une union qui ne lui semblait pas devoir rencontrer d'obstacle. Elle obtint facilement de son frère l'aveu de sa tendresse pour la jeune artiste, tendresse dont le secret était resté enfermé dans son sein, et qu'il craignait de ne point voir partager à celle qui en était l'objet. Jenny le rassura et ne tarda point à lui rapporter, de la part de Thérèse, une réponse toute satisfaisante. Celle-ci, en effet, heureuse de se savoir aimée, n'avait pas caché à M<sup>me</sup> Delcroix qu'elle consentirait volontiers à devenir la femme de son frère; et, entre les deux jeunes gens, de mutuelles promesses furent bientôt échangées. Thérèse pouvait s'engager sans crainte; non-seulement elle était libre de disposer de sa destinée, mais, grâce à trois années de travail opiniâtre, de rigoureuse économie, elle touchait au but si ardemment désiré; le prix d'un tableau, bien avancé déjà, allait compléter la somme qui devait acquitter toutes les dettes de son père et libérer sa mémoire. Ce devoir rempli, il ne lui resterait rien, à la vérité; mais comme Adolphe ne songeait point à se marier avant la fin de son stage,

Thérèse se disait à elle-même que, d'ici là, elle travaillerait pour lui apporter une dot. Restait à obtenir le consentement de M. Germeuil père, et cela ne faisait pas l'ombre d'un doute. « Il ne faut pas lui en écrire, dit Jenny, il doit venir bientôt passer quelque temps avec nous, ménageons-lui cette agréable surprise. » M. Varner et M. Delcroix, mis dans la confidence de ce projet, l'approuvèrent, et Thérèse, entourée d'affection au sein d'une famille qui allait devenir la sienne, sentait son cœur s'épanouir, plein d'une joie douce et enivrante qu'il n'avait jamais éprouvée.

M. Germeuil père, qu'on attendait avec impatience, arriva enfin chez ses enfants, et pendant quelques jours il vit plusieurs fois la jeune artiste qui lui plut infiniment. Ce fut alors que Jenny lui fit part de l'attachement qu'Adolphe avait conçu pour Thérèse, et du projet d'alliance qu'ils avaient formé, étant bien sûrs, dit-elle, qu'il ne le désapprouverait point, et saurait gré à son fils de lui donner une bru aussi charmante. « D'après tout ce que tu m'as dit de cette demoiselle, répondit M. Germeuil, et ce que j'en connais moi-même, je n'ai, je crois, qu'à féliciter Adolphe de son choix. Mais dans un mariage, tu le sais, ma fille, les considérations ne s'arrêtent pas à la personne seulement, elles s'étendent à la famille. Vous ne m'avez point parlé encore de celle de M<sup>lle</sup> Durand. — Je ne lui en connais pas, répondit Jenny. Elle est trop bien élevée, d'ailleurs, pour ne pas venir de bon lieu. Du reste, je pense qu'elle n'a plus de parents, car je ne lui ai jamais entendu parler d'eux. — Est-elle de Paris? — Non, elle est de Grenoble. Son père, avec qui elle était venue à Paris, y est mort presque en arrivant; elle s'est trouvée seule. Voilà tout ce que je sais; elle ne m'en a jamais dit davantage. — C'est peu, et ce silence me paraît extraordinaire. Vous avez agi inconsidérément, ton frère et toi. Avant de lui faire aucune ouverture, il fallait prendre des informations, et peut-être, ma fille, eût-



il été convenable de m'en parler d'abord. »

L'observation était juste ; Jenny le sentit et ne répondit rien. « Ne lui dis pas que tu m'aies instruit de ce projet, reprit M. Germeuil ; j'ai eu autrefois des relations avec un homme d'affaires de Grenoble ; je vais lui écrire et lui demander de suite les renseignements que vous auriez dû prendre. »

Adolphe, à qui sa sœur fit part de cet entretien, pria son père de l'excuser s'il avait agi avec trop de légèreté, et attendit impatiemment la réponse de la personne que M. Germeuil avait consultée. Cette lettre ne se fit pas désirer longtemps : au bout de quelques jours, on écrivit que la famille Durand, jadis connue honorablement dans le commerce, n'existait plus à Grenoble : le dernier de ses membres, François Durand, marchand de soieries, ayant, accompagné de sa fille, quitté cette ville depuis quelques années, après une faillite considérable. Ancien militaire, comme nous l'avons dit, M. Germeuil avait une grande rigidité de principes et une délicatesse d'honneur excessive. Sur tout ce qui touchait à la probité, à la réputation (et ses enfants le savaient bien !) on était sûr de le trouver inflexible. Il montra à son fils la lettre qu'il venait de recevoir ; quand celui-ci l'eut parcourue : « Eh bien, lui demanda-t-il, que penses-tu maintenant à ce sujet, et songes-tu encore à épouser la fille d'un banqueroutier ? » La figure d'Adolphe était devenue triste. « Je regrette qu'il en soit ainsi, dit-il ; cependant, mon père, je vous l'avoue, je ne puis considérer le malheur d'un honnête homme comme une faute, et sa fille, après tout, ne m'en paraît pas moins digne d'être aimée. — Je ne suis pas amoureux, moi, et ne pense pas de même. Si cette jeune fille eût été franche, qu'avant d'accepter ta promesse elle eût fait loyalement l'aveu de sa position, sans vaincre ma répugnance pour une alliance pareille, sa sincérité courageuse lui eût mérité du moins mon es-

time et tes regrets. Mais son silence est coupable ; il est une indécatesse grave, une lâcheté, une sorte de piège tendu à ta loyauté, à ta confiance. Elle t'aime, diras-tu, et craignait sans doute de te perdre par cette révélation... Mais où donc serait le mérite de la vertu, si on l'exerçait sans péril et sans peine ? Écoute, mon fils : tu entres dans le monde avec un nom honoré, je puis le dire, nom que, par une vie exempte de reproche, tu rendras, je l'espère, plus honorable encore. Ne commence donc point ta carrière par une faute. Ne prends pas une femme indigne de toi. Choisis-la pauvre, si tu le veux, mais que la compagne de ta vie, la mère de tes enfants, soit d'une nature élevée et généreuse ; qu'elle ait une âme délicate et un cœur bien placé. Si tu t'obstines néanmoins à faire ce mariage, je t'en laisserai le maître. Tu peux épouser Thérèse Durand, mais ce sera contre mon gré, en dépit de mes conseils, et en me causant un profond chagrin. — Jamais ! mon père, jamais ! s'écria Adolphe, qui, plein de tendresse et de respect pour son père, souffrait vivement de lui entendre prononcer ces paroles. — Tu y renonces ? mon enfant, jet'en remercie ! » dit M. Germeuil d'une voix pénétrée dont l'accent disait assez qu'il comprenait le sacrifice de son fils et lui en savait gré.

Mise au courant de ce qui se passait, M<sup>me</sup> Delcroix en fut atterrée. « Comment rompre ? dit-elle, ne cherchant point à cacher le regret qu'elle éprouvait. — Je m'en charge, dit M. Germeuil, et fiez-vous à moi pour le faire avec convenance. M<sup>lle</sup> Durand est sans fortune, n'est-il pas vrai ? — Je ne lui en connais pas d'autre que son talent qui la fait vivre. — Eh bien, je vais aller la trouver ; je lui dirai que je viens d'apprendre votre projet, et que ma position ne me permet pas d'y souscrire. Je prétexterai des embarras pressants d'argent ; j'ajouterai qu'il se présente, pour Adolphe, un mariage qui mettrait de suite à ma disposition la somme dont j'ai abso-



lument besoin, cinquante mille francs par exemple, et que j'ai compté sur sa délicatesse pour rendre à mon fils la parole qu'elle en a reçue. De cette façon, sa fierté ne pourra se trouver blessée, et je lui éviterai l'humiliation de savoir son secret révélé. » Il partit aussitôt : Adolphe et Jenny, que leur tendresse pour Thérèse rendait beaucoup plus indulgents, restèrent seuls, et profondément affligés tous les deux. M. Varner arriva dans ce moment. Comme on n'avait pas de secrets pour lui, Jenny lui raconta ce qui venait d'avoir lieu, et la démarche que son père faisait au même instant. D'abord, étonné et sérieux, le peintre sourit tout à coup avec malice et gaieté. « Sans doute Thérèse a eu tort, dit-il, et son silence est blâmable ; mais, aussi, le papa Germeuil est un peu sévère. Parbleu ! ce serait un bon tour si, avec ses inventions, il s'allait trouver pris dans ses propres filets.

— Je ne comprends pas, fit Jenny. — Voilà. Votre père imagine de dire qu'il a besoin de cinquante mille francs. Ne pensez-vous pas, comme moi, qu'il serait bien penaud si Thérèse allait lui répondre : Cher papa, je les mets à votre disposition ? — Oui, mais vous supposez tout bonnement l'impossible. Pour répondre cela il faudrait que ma pauvre chère Thérèse les eût. — Eh bien, votre pauvre chère Thérèse est une petite sournoise, qui possède, à l'heure qu'il est, quarante-cinq beaux mille francs, amassés en moins de trois ans, à force de travail et d'économie. — Comment ! elle ne m'en a jamais parlé. — Ni à moi non plus (ce dont je lui en veux un peu) ; je l'ai appris dernièrement par son notaire, qui se trouve être aussi le mien, et me l'a dit sans croire qu'il commettait une indiscretion. Ainsi, cher Adolphe, ne perdons pas courage : je vois d'ici l'affaire se compliquer d'une dot inattendue, et votre père fort embarrassé. »

Ignorant tout ce qui se passait, Thérèse, ce jour-là, était plus joyeuse encore que de coutume. Elle venait de livrer ce

tableau dont nous avons parlé déjà, et en avait le prix là, en or, dans son secrétaire. Sa tâche longue et laborieuse était enfin terminée, et sa pieuse promesse allait être remplie. Bien qu'elle fût sans orgueil, la courageuse fille éprouvait cependant ce sentiment naturel de joie et de légitime fierté qu'inspire toujours l'accomplissement de quelque grand devoir. Puis l'avenir se montrait si riant devant elle ! Libre désormais de toute préoccupation secrète, elle pouvait se livrer tout entière à la pensée de son amour, et attendre, heureuse, le jour où il serait enfin béni devant les autels. Ce fut dans cette disposition que la surprit M. Germeuil. En le voyant, elle crut deviner quelle démarche il venait faire auprès d'elle ; son cœur battit plus fort, elle se sentit rougir. Qu'on juge de son saisissement et de sa douleur, quand, au lieu de lui demander sa main, elle comprit qu'il venait au contraire dégager la parole qu'elle avait reçue d'Adolphe. Elle resta quelque temps sans répondre. J'ai besoin de cinquante mille francs, avait dit M. Germeuil. Cinquante mille francs ! son bonheur est à ce prix, et Thérèse peut dire : les voilà ! Le fera-t-elle ? Un violent combat se livre dans son cœur : qui l'emportera de sa promesse ou de son désespoir, de son père ou de son fiancé ? Elle hésite, elle balance... mais le devoir triomphe de la tendresse. « Votre fils est libre, monsieur, dit-elle. Ah ! pour m'opposer à ce qu'il vous obéisse, je sais trop ce qu'on doit à son père, » ajouta, avec un soupir, sa voix étouffée par les larmes. M. Germeuil se sentit ému, il comprit qu'elle venait de remporter sur elle-même une douloureuse victoire, la remercia en termes affectueux, et sortit de cette entrevue plus troublé qu'il ne s'y attendait. Après son départ, Thérèse pleura abondamment, puis, regardant le portrait de son père comme pour puiser des forces dans cette vue, elle prit une plume et écrivit à son notaire de tenir prêt l'argent qu'il avait



entre les mains. Ensuite elle fit une seconde lettre pour Grenoble, dans laquelle elle prévenait les créanciers de son père qu'ils allaient être remboursés intégralement.

Ces deux lettres jetées à la poste, elle se sentit moins agitée. Il n'y avait plus à s'en dédire, toute faiblesse était devenue impossible.

Huit jours s'étaient écoulés, et aucun des amis de Thérèse, surpris et blessés de sa conduite dont ils n'avaient pas le secret, ne s'était senti encore le courage de la revoir. On s'occupa, chez M<sup>me</sup> Delcroix, à faire des malles et des paquets, car M. Germeuil allait repartir, et il emmenait Adolphe, qu'il ne trouvait ni prudent ni convenable de laisser à Paris plus longtemps. L'heure du départ près de sonner, M. Varner venait dire adieu aux voyageurs, et, à ce dernier moment, on parlait encore de Thérèse. « Oui, dit le peintre, j'ai vu, chez mon notaire, le billet par lequel elle lui a redemandé ses fonds; il est daté du jour même où M. Germeuil était allé chez elle. — Comme j'avais foi en son cœur! comme elle m'a trompée! dit Jenny. Mais enfin, je me perds à chercher l'explication du mystère dont elle s'entoure; et pourquoi, puisqu'elle gagne autant d'argent, vit-elle d'une façon si parcimonieuse? Je voudrais pouvoir lui trouver une excuse. — C'est là un problème que je n'ai pas encore osé résoudre, répondit M. Varner, dans la crainte que le mot avarice ne s'en trouvât être la solution. — Ne nous hâtons point de condamner ceux que nous aimons, reprit Adolphe avec un soupir. — Aussi, je m'abstiens, dit le peintre, et pourtant.... — Comment! mon frère, reprit Jenny, étonnée, c'est toi qui la défends! — Et tu fais bien! et toi seul as raison! s'écria, d'une voix émue et les yeux mouillés de larmes, M. Germeuil, à qui le domestique venait d'apporter une lettre. Tiens, mon fils, lis, et, moi le premier, allons tous chez cet ange, lui demander pardon du chagrin que nous lui avons causé. » Alors,

d'une voix que l'émotion et le bonheur rendaient tremblante, le jeune homme lut ce qui suit :

« Monsieur, vous m'avez demandé, il y » a quelques jours, des renseignements sur » une famille de Grenoble; je répondis de » suite en vous apprenant tout ce que j'en » savais à cette époque; mais il arrive un » événement dont je m'empresse de vous » instruire, puisque cette famille vous inté- » resse. C'est que tous les créanciers de » François Durand viennent d'être entière- » ment payés par sa fille Thérèse, artiste, » dit-on, d'un talent fort distingué. Il pa- » rait que cette jeune personne en avait » fait la promesse à son père mourant et » que, depuis, elle n'a travaillé que dans » ce but, se contentant pour elle-même » du plus strict nécessaire. Tant de cou- » rage et de probité dans une jeune fille » sont ici le sujet de l'admiration générale, » et vous partagerez, je pense, monsieur, » les sentiments qu'inspire la conduite » si honorable de M<sup>lle</sup> Durand. Rece- » vez, etc., etc. »

Ils pleuraient tous. « Les bonnes larmes! dit M. Varner, elles soulagent mon cœur d'un grand poids. »

On ne songea plus aux malles, aux paquets, au départ de la diligence. On courut chez Thérèse. Plus triste et désolée qu'elle ne l'avait jamais été, la pauvre fille, songeant à son amour immolé, éprouvait un affreux brisement de cœur et pleurait en silence. Le délaissement cruel de ses amis, cette solitude, cet abandon complet dans un moment où elle avait tant besoin d'amitié et de consolation, la rendaient si malheureuse qu'elle eût souhaité de mourir, et, pensant à son pauvre père, après tant de chagrins, tranquille au moins dans sa tombe: « Que ne suis-je à ses côtés! » murmurait tristement l'orpheline. Mais, tandis qu'elle désespère ainsi de l'avenir, des pas se font entendre, la porte s'ouvre... tous ceux qu'elle aime sont devant elle! M. Varner lui serre les mains avec effusion; Jenny



se précipite dans ses bras, et Adolphe, le front rayonnant, la contemple avec des yeux où ne se peignirent jamais tant de fierté, d'attendrissement et de bonheur. « Pardonnez-moi, mademoiselle, ma visite précédente, lui dit M. Germeuil ; j'espère que vous voudrez bien l'oublier, et que vous ne punirez point mon fils, qui vous aime, de ce que son père n'avait pas su deviner tant de délicatesse et de vertu. » Elle ne comprend pas bien, et regarde, étonnée. Jenny alors lui apprend en quelques mots qu'on sait tout, et lui explique comment le sacrifice même, qui semblait devoir la séparer à jamais de son fiancé, l'y réunit au contraire, et a levé le seul obstacle qui s'opposait à leur union. « A moins, ajoute-t-elle, que tu ne venilles pas nous pardonner, chère Thérèse, d'avoir pu ainsi te méconnaître ! » Un tendre baiser fut la réponse de l'orpheline : « J'ai

bien souffert ; mais ce moment efface tout, » dit-elle en tendant à M. Germeuil une main qu'il serre avec tendresse, et je ne me souviens déjà plus que du bonheur que vous m'apportez. — Eh bien, il faut le rendre complet, dit gaiement M. Varner. Puisque tout le monde est d'accord, à quand la noce ? — Ma foi, mon ami, le plus tôt sera le mieux, répond le père d'Adolphe ; il me tarde déjà que cette chère fille me donne des petits-enfants qui lui ressemblent. — Moi, je serai la marraine du premier, dit Jenny, et je lui apprendrai à lire. — Et moi à dessiner, dit le peintre. — Et moi à faire l'exercice, dit M. Germeuil. — Et vous, monsieur, que lui apprendrez-vous donc ? » demanda doucement Thérèse à Adolphe, qui gardait le silence. « A vous aimer ! » murmura tout bas le jeune homme à l'oreille de sa fiancée.

M<sup>lle</sup> ANTOINETTE QUARRÉ.

## LA DUCHESSE DE BOURGOGNE.

Vous qui prêtez l'oreille à mon histoire, apprenez combien est rapide le jour de la beauté, combien est inconstante la vie humaine.

KNOX.

La duchesse de Bourgogne, illustre par sa naissance, célèbre par ses grâces, le serait devenue plus encore peut-être par ses vertus et ses lumières, si la vie et le trône ne lui avaient échappé à la fois. Fille de Victor-Amédée, duc de Savoie, elle appartenait à cette maison, fameuse pendant la Renaissance et surtout durant le dix-septième siècle, mais complètement déchue aujourd'hui de son ancienne splendeur. Il en est, semble-t-il, des familles et des nations comme de ces terres, riches autrefois d'une exhubérante fécondité, et qui ne produisent plus aujourd'hui que quelques

pâles arbrisseaux, tristes offrandes d'un sol amaigri. Mais au siècle de Louis XIV, la maison ducale de Savoie, gardienne des monts, sentinelle des défilés alpestres, avait une importance considérable qu'elle devait moins encore à sa position territoriale, qu'au mérite et à la valeur des princes qu'elle avait enfantés. Après de longues guerres qui épuisèrent à la fois vainqueurs et vaincus, la paix fut conclue entre la France et la Savoie, par les soins et l'entremise du comte de Tessé et du vertueux Catinat, qui signèrent le traité à Notre-Dame de Lorette, où ils étaient allés sous



prétexte d'un pèlerinage de dévotion. La main d'Adélaïde de Savoie, promise au duc de Bourgogne, fils du dauphin et petit-fils du roi de France, fut le gage de la paix. Elle arriva en France à l'âge de onze ans, et fut mariée le 7 décembre 1696 à son très-jeune fiancé, qui achevait sa treizième année. La cérémonie finie, les habits de noces détachés, les deux époux reprirent le cours de leur éducation, un moment interrompue; le mari continua ses études sous la tutelle austère et douce de Beauvilliers et de Fénélon; la jeune femme, pleine d'émulation, s'efforçait de ne pas tromper les espérances que la cour, et, ce qui est plus grand, la nation, plaçaient sur sa tête. Les représentations de Saint-Cyr recommencèrent pour elle, et les voix argentines des pupilles de madame de Maintenon flattèrent l'oreille de la jeune princesse, des nobles mélodies d'*Athalie* et d'*Esther*. Le goût du théâtre était alors fort répandu, et la duchesse de Bourgogne joua les tragédies de Duché, valet de chambre du roi, après avoir reçu les leçons de Baron, fameux comédien de l'époque. Tous les acteurs de cette petite troupe, noble et titrée, appartenaient à la maison royale ou aux plus illustres familles de la cour. Au milieu de ces amusements et d'études plus graves, les années s'écoulaient, et l'aimable naturel de la jeune princesse se développait de plus en plus. Un esprit vif et gai, une humeur complaisante et douce, lui avaient acquis toute l'affection du roi et de madame de Maintenon, plus puissante qu'une reine de France, dont elle avait tous les honneurs, sans en posséder le titre. Une grande bonté, un constant désir de plaire à tous, même aux gens les plus médiocres et les plus obscurs, attiraient à la duchesse l'attachement de la cour, et ses grâces parfaites lui avaient assuré le cœur de son époux. Elle animait la vieillesse du roi, dont l'humeur sévère et grave, attristée encore par les désastres publics, par la misère universelle, jetait un sombre reflet

sur cette cour, naguère si brillante et si pompeuse; elle seule avait le droit de tout lui dire. Plus enfant que son âge, elle l'amusait par ses saillies, le touchait par ses caresses, le rajeunissait par sa folâtre gaieté, et n'usait de son crédit que pour excuser, servir, obliger et faire du bien. Ame de toutes les fêtes, elle ravissait par sa vivacité de nymphe et son enjouement plein de naturel et de naïveté; mais après des nuits remplies par la danse et la musique, elle se plaisait à faire, avec quelques femmes sérieuses et réfléchies, de solides lectures dans ces livres que nous a légués le grand siècle, et qui, après avoir enchanté la solitude de madame de Sévigné, aux Rochers, venaient faire oublier à la duchesse de Bourgogne les bruyants plaisirs de son palais.

Attentive à plaire à son mari, pour qui elle ressentait la vénération respectueuse que commandait les qualités austères de cette belle âme, elle prenait à sa gloire le plus vif intérêt; mais quoique Française par le cœur, lorsque la paix fut rompue entre la Savoie et la France, elle montra, avec force et prudence tout à la fois, combien sa patrie et son père avaient encore d'empire sur elle. Elle devint mère de deux princes, et sa santé, qu'elle sacrifiait souvent à la volonté du roi, qui aimait à jouir de sa présence et de son entretien, reçut d'assez graves atteintes. Le 6 février 1712, elle se sentit accablée par la fièvre et par de violents maux de tête, et pendant quatre jours le mal alla en augmentant. Le duc de Bourgogne, devenu dauphin par la mort de son père, ne quittait pas la ruelle du lit où reposait sa femme, hier encore si gaie et si brillante, aujourd'hui atteinte au cœur par la main de la mort. Le danger augmentait d'heure en heure, et l'on dut enfin en révéler toute l'imminence à la jeune princesse. Elle reçut cette nouvelle avec une fermeté simple et dénuée d'ostentation, et se prépara, suivant sa conscience, à ce moment plus redoutable en-



core pour les grands de la terre que pour les humbles, à qui l'Évangile adresse ses plus consolantes promesses. Elle désigna elle-même son confesseur, et reçut le Saint-Viatique avec la ferveur d'une âme croyante. Sept médecins, des prêtres, la cour tout entière, le roi consterné, madame de Maintenon désespérée, entouraient ce lit où succombait la mère des enfants de France. Le dauphin, accablé de douleur et portant déjà dans ses veines le mal qui devait bientôt le tuer, s'était retiré. Les accidents se succédaient, et le 11 février 1712, Adélaïde de Savoie succomba, au milieu de la douleur universelle, sombre présage de ces coups réitérés qui devaient accabler l'arbre chancelant de la monarchie. Elle avait vingt-sept ans; sa figure, d'après Saint-Simon, était peu remarquable, mais elle avait les plus beaux yeux du monde, un sourire expressif, une grâce infinie et une *marque de déesse sur les nuées*. Elle laissa le souvenir d'une inaltérable bonté, et avait fait concevoir l'espérance de beaucoup de vertus qui se seraient accrues avec l'âge et développées sur le trône. Avec elle s'éclipsa le bonheur et la vie de la cour; le roi fut pénétré, en la perdant, de la plus véritable douleur qu'il eût ressentie de sa vie. Le dauphin, dans cette affreuse journée, montra à la fois sa force d'âme et l'excès de sa tendresse, que combattait une piété vive et le sentiment de ses devoirs. Mais le coup funeste était porté, le roi que Fénélon avait préparé à la France devait aller conquérir une autre couronne, et le jeudi matin, 18 février, il succomba à la même maladie, étrange et violente, qui venait de lui enlever sa femme. La nation entière fut émue; la désolation du château de Marly eut ses échos chez le peuple, et l'hor-

rible mot de poison circula de toutes parts. Les mœurs du temps, quelques circonstances de l'autopsie, autorisaient ce soupçon; mais rien cependant ne vint le confirmer, et la cause de la mort de ces deux époux est un secret que la science n'a pu révéler et que l'histoire a gardé avec soin. Nul ne peut soulever ce voile épais, étendu sur certains événements mystérieux, énigmes du passé et qui trompent tous les efforts des œdipes de l'histoire. Voltaire, qui nie tout ce qui ne lui paraît pas vraisemblable et dans l'ordre naturel des choses, attribue la mort des deux époux à une rougeole pourprée qui régnait alors. Saint-Simon, plus près des événements, croit, avec horreur, au poison, mais sans savoir sur quelle tête faire peser ses soupçons. Le futur régent, Philippe d'Orléans, fut accusé avec autant de véhémence que d'injustice; le duc du Maine, la maison d'Autriche, mortelle ennemie de la France, furent tour à tour l'objet des défiances publiques. Un regret amer et douloureux, de funestes augures, les craintes qu'inspiraient une longue régence, suivirent au tombeau le duc de Bourgogne, et le deuil universel accompagna les funérailles de ce prince, nouveau Germanicus que la nation n'avait entrevu que pour le pleurer. Bientôt le duc de Bretagne, fils aîné du dauphin et de la dauphine, rejoignit son père et sa mère à Saint-Denis, et il ne resta du rameau royal, autrefois si splendide, qu'un enfant au berceau mourant de la même maladie qui venait de le rendre deux fois orphelin, et qui, sauvé par une espèce de miracle, fut depuis Louis XV, dont la jeunesse rappelait aux vieillards le charme et la grâce d'Adélaïde de Savoie.

M<sup>me</sup> ÉVELINE RIBBECOURT.



## HUMBERT AUX BLANCHES MAINS.

O flots ! que vous savez de lugubres histoires !

Flots profonds, redoutés des mères à genoux !

(*Oceano Nox.*)

VICTOR HUGO.

Au vieux balcon où la pierre s'enroule

En festons gracieux,

Humbert, fuyant la turbulente foule

Au loin portait les yeux.

Le Dauphiné, son brillant apanage,

Devant lui s'étendait ;

Le soir voilait l'horizon sans nuage,

La lune au ciel montait.

Sous le manoir, l'Isère, large et pleine,

Coulait nonchalamment,

Ruban de nacre égarant dans la plaine

Son cours doux et charmant.

Les pics des monts levaient leurs fronts austères,

Et l'adieu du soleil

Semblait parer les glaciers solitaires

D'un manteau de vermeil.

Humbert rêvait. — Une main enfantine

A lui vint s'attacher,

A ses pensées, une voix argentine

Soudain vint l'arracher.

Son doux enfant le prie et le caresse...

Il se grandit pour voir

Les prés, les eaux, la lune enchanteresse

Et les pompes du soir.

Humbert le prend, dans ses bras le balance...

Au comble du bonheur,

L'enfant s'écrie et trouble le silence

Par sa vive clameur.



Tout le séduit ; le verdoyant rivage  
Émaillé de coteaux,  
L'astre mirant sa ravissante image  
Dans le sein bleu des eaux.

Ouvrant les bras pour étreindre l'espace,  
Il salue, enivré,  
L'onde qui fuit, l'hirondelle qui passe,  
La nue au flanc doré.

Humbert, heureux de sa naïve joie,  
Le baise, triomphant,  
« Tout ce pays, dit-il, qui se déploie,  
» Est ton bien, cher enfant. »

Sans le comprendre, il sourit à son père,  
Puis, afin de se voir,  
Las ! il se penche, imprudent ! vers l'Isère,  
Ce perfide miroir !

Des bras d'Humbert le frère enfant échappe...  
Il tombe encor riant,  
Au dur balcon son front heurte et se frappe,  
Puis le gouffre béant.

Un seul instant, sa tête pâle et blonde  
Se débattit sur l'eau,  
Puis à jamais une vague profonde  
Lui servit de berceau.

Un tournoisement, une flottante écume,  
Et tout reprit son cours.  
L'oiseau chanta, l'étoile dans la brume  
Étincela toujours.

Humbert, blessé d'une éternelle peine,  
Seul ne put oublier ;  
Le roi de France eut le riche domaine  
Du noble chevalier.

Au fond d'un cloître il cacha sa misère ;  
Mais souvent il croyait  
Revoir les flots de la tranquille Isère  
Et l'enfant qui riait !

M<sup>me</sup> E. R.



## REVUE DES THÉÂTRES.

*Robert Bruce*, opéra en trois actes, paroles de MM. Alphonse Royer et Gustave Vaez, musique de Rossini; divertissements de M. Mazilier, décorations de MM. Thierry, Séchan, Diéterle, Despléchen, Philastre et Cambon.

La scène est en Écosse, non loin de Stirling, en 1314.

Édouard V ou II, si l'on ne compte que depuis la conquête de Guillaume le Conquérant, avait succédé à son père, Édouard IV ou I, roi d'Angleterre. Au commencement de son règne, Édouard, à l'instigation de ses favoris, ayant maltraité cruellement les grands de son royaume, ceux-ci prirent les armes contre leur souverain. Les Écossais, profitant de ces discordes civiles, secoururent le joug des Anglais, les vainquirent en plusieurs rencontres, et remirent sur le trône Robert Bruce, premier de ce nom, descendant de la race du roi David I<sup>er</sup>. En 1327, Robert, roi d'Écosse, se voyant mourir, choisit, parmi ses courtisans, Guillaume de Douglas, seigneur écossais, pour le charger d'une action qu'il avait fort à cœur. Ce prince, ayant fait le vœu d'aller en Palestine combattre les infidèles, et n'ayant pu l'accomplir pendant sa vie, ordonna à Douglas d'y porter son cœur après sa mort, et de le présenter au saint sépulcre. Le roi étant mort, Douglas partit pour ce voyage, accompagné de quantité de noblesse du pays, et exécuta la volonté de son maître.

A présent, mesdemoiselles, que je vous ai fait connaître les principaux personnages de ce poëme, je vais vous le raconter.

Des rochers — un lac — une chaumière — au fond, dans le lointain, le château de Douglas.

Le jour commence à poindre. Des soldats blessés et des montagnards, derniers débris de l'armée écossaise, sont groupés çà et là; ils regardent au loin avec inquiétude. Ils attendent Robert Bruce. Le roi paraît sur un sentier élevé.

« Enfin, nous voilà réunis ! » disent les Écossais s'élançant à sa rencontre. Bruce, qui a descendu le chemin pratiqué parmi les rochers, vient se mêler aux soldats. Ils se plaignent d'être sans toit, sans pain, sans patrie. Bruce remonte leur courage et leur promet que le lendemain leurs maux seront finis. En ce moment, Douglas paraît avec quelques guerriers. « Nous sommes prêts à combattre, dit-il au roi; guide-nous sous ta bannière; nous te suivrons. » (Bruce serre la main de Douglas et le montre comme un exemple à ses soldats, qui, ranimés, s'écrient à leur tour : « Guide-nous ! nous te suivrons. — Oui, répond le roi, la patrie me crie de la sauver... Je serai martyr ou vainqueur. — Je viens de faire parvenir une lettre à ma fille, ma chère Marie, dit Douglas; une barque nous conduira au château, et nous y goûterons quelques jours un repos nécessaire. » (On entend une fanfare dans le lointain). « C'est l'insolent Édouard, qui, enivré de sa victoire, se livre au plaisir de la chasse, dit Bruce. — Sire, répond Douglas, venez avec moi dans la cabane de Dickson, un de vos serviteurs fidèles; et vous, dit-il aux Écossais, allez gagner l'autre bord du lac, nous allons vous y rejoindre. — A bientôt, mes nobles compagnons ! » ajoute Bruce.



(Les Écossais se dispersent parmi les rochers. Bruce et Douglas entrent dans la chaumière. Le bruit de la fanfare s'est rapproché de plus en plus.)

Arthur et Morton, deux jeunes chevaliers anglais suivis de chasseurs, arrivent à la recherche d'Édouard, et, bien qu'ils croient que Bruce, vaincu dans le dernier combat, est parti pour la France, ils ne sont pas encore rassurés, et craignent qu'Édouard ne rencontre quelque parti de mécontents. Morton et les chasseurs continuent leur recherche. Arthur, resté seul, chante ainsi son malheur :

Marie ! à ce doux nom, comme mon cœur palpite !

Le voilà donc le château qu'elle habite !

Celac dont les échos redisaient autrefois

Ces chants d'amour où se mêlait sa voix !

Quand je combats pour le roi d'Angleterre,

Comblé de ses faveurs, par lui fait chevalier,

Marie, hélas ! je ne suis pour ton père

Qu'un ennemi que tu dois oublier.

Esclave de l'honneur, mais à l'amour fidèle,

Fuyons ! fuyons ces lieux où tout me parle d'elle.

(Il s'éloigne tristement. — Une barque paraît sur le lac ; elle porte Marie et Nelly, la fille de Dickson. Elles abordent... Nelly, sur un signe de sa maîtresse, entre dans la cabane de son père.)

Marie, dans les mêmes dispositions que son fiancé Arthur, chante aussi son malheur :

Calme et pensive plage,

Beau lac, miroir des cieux,

Rocher, désert sauvage

Témoin de nos adieux ;

Tout ici me rappelle

Les jours de mon bonheur.

Rêve fidèle,

Bercez mon triste cœur !

En ce moment, Arthur paraît. Après la joie de le revoir, Marie éprouve la crainte qu'il ne soit rencontré par Douglas. Alfred se plaint. « Le bruit se répand, dit-il, que vous allez choisir un autre époux. — Mais vous, lui répond-elle, n'avez-vous pas sacrifié ma main à la faveur d'un roi ? — Non,

reprend Arthur, j'obéis aux lois de l'honneur en combattant pour le roi d'Angleterre qui m'a créé chevalier. ( Une cloche sonne au loin, et l'on entend un chœur de jeunes filles ; elles chantent la Saint-Valentin. )

Ce chant renouvelle les regrets des deux jeunes gens, car il leur rappelle que saint Valentin est, en Écosse, le patron des fiancés. Dans le moment où Marie insiste pour qu'Arthur s'éloigne... Douglas, ainsi que Bruce, sortent de la chaumière. Bruce est caché sous le plaid du montagnard Dickson. Douglas, en voyant Arthur, témoigne son étonnement. « Le hasard seul l'a conduit en ces lieux, mon père, répond Marie. — J'avais approuvé votre alliance ; tu l'aimais, lui dit Douglas ; mais j'ai fait choix pour toi d'un autre époux. — Cependant, reprend le jeune homme, si Robert était vaincu, la paix me rendrait l'espérance d'épouser Marie. — Si Robert était vaincu, Douglas aurait cessé de vivre, répond l'Écossais. Adieu ! Dis à ton maître que nous nous reverrons au combat. Ta barque est là, Dickson, ajoute-t-il en s'adressant à Bruce, partons ! » (Tous deux, ainsi que Marie, montent dans la barque, se dirigent vers le château, et Arthur s'éloigne en proie au désespoir. Nelly paraît avec son père sur le seuil de la cabane. Aussitôt on entend une joyeuse ritournelle ; ce sont les fiancés de la Saint-Valentin qui viennent chanter et danser. )

Édouard arrive suivi d'Arthur et de toute la chasse. Morton vient annoncer au roi d'Angleterre que Douglas était en ces lieux le matin même. « De l'or à qui me livre Douglas ! s'écrie Édouard. — Chez nous, le sang ne se vend pas, répond Dickson. — Eh bien, reprend le roi, que le traître soit pendu aux créneaux de sa tourelle ! Arthur ! va ! point de merci... ou ta mort me répond de la sienne ! »

Les Écossais avaient cessé leurs chants et leurs danses ; ils s'éloignent en priant Dieu d'avoir pitié de leur sort. Les Anglais



entraînent Arthur, décidé à se charger de sa mission dans l'espoir de sauver la vie à Douglas.

Une salle dans le château de Douglas. — Sur une table se trouvent un manteau et un casque surmonté d'une branche de chêne.

Marie est assise, plongée dans la tristesse. « Le roi sommeille, ma fille, lui dit Douglas, je te laisse le soin de veiller sur lui, et vais lui chercher des défenseurs. Tu pleures, ajoute-t-il avec intérêt; et c'est moi qui cause tes souffrances; mais il le faut; puis-je donner ta main à celui qui peut-être aujourd'hui versera le sang de ton père? »

Au devoir, mon enfant, sois fidèle;  
Que je puisse en partant te bénir.

Il l'embrasse et s'éloigne. Marie, restée seule, regrettait son bonheur perdu, lorsque Nelly accourt effrayée. « Les Anglais! dit-elle, ils cernent le château. — Et mon père? demande avec anxiété Marie. — Silence et courage, madame, il a déjà gagné l'autre rive. — Mais le roi! le roi! s'écrie Marie. — Il y a peine de mort pour ceux qui voudraient le sauver, madame, et personne n'oserait... — Venez! je l'oserai. — Il est trop tard, » dit Nelly l'arrêtant. (En ce moment des Anglais entrent, et sur les ordres d'Arthur, poursuivent leur marche dans la galerie). Conduisez-moi vers Douglas, dit-il à Marie, je viens pour le sauver. — Le sauver! répète Marie avec embarras, car elle vient de concevoir l'idée de faire passer le roi pour son père. — Refuserait-il mon appui? demande Arthur. — Peut-être... par fierté. — Je ne le verrai pas; partez seule avec lui; la barque qui m'a amené vous aura bientôt conduits à l'autre bord, pendant que je tromperai la haine de Morton. — Soyez béni! » lui dit Marie. Arthur s'éloigne pour éviter tout soupçon. Marie se précipite vers l'appartement du roi. Bruce sort, il a tout entendu. « Venez! lui dit-elle, le temps presse. » Elle lui donne le manteau qu'elle a pris sur

la table. « O mon Dieu! dit le roi, jusqu'au jour du combat laisse-moi vivre encore! » (Il s'enveloppe du manteau et se dirige, ainsi que Marie, vers la porte du fond... Arthur paraît... pâle, tremblant d'émotion.)

« Quand j'exposais mes jours pour sauver votre père, il était déjà loin, dit-il à Marie; vous le saviez! Pourquoi me trompiez-vous? — Pour remplir un devoir. — Je comprends... cet époux que l'on vous destine... c'est lui! » dit-il en montrant Bruce. Dans sa jalousie, Arthur l'appelle en duel. Marie s'empare d'un poignard suspendu au ceinturon du jeune homme, se place devant le roi comme pour lui faire un rempart de son corps, et s'écrie: « Arthur, si vous faites un pas, vous aurez voulu ma mort. — Vous l'aimez donc? dit-il avec désespoir. Eh bien, ajoute-t-il après un silence douloureux, puisqu'il remplace en votre cœur l'ami de votre enfance, que dois-je faire? — Le sauver! — Je le ferai; adieu! mais pour mourir de mon amour. — Je n'accepte pas un pareil dévouement, s'écrie Bruce... je suis le roi proscrit. — Pardon! dit Arthur à Marie, je vous outrageais! — Maintenant, reprend Bruce, disposez de ma vie. — Sire! la barque est prête, répond Arthur; partons! » Mais Morton, qui vient d'entrer, suivi de soldats anglais, a reconnu Bruce, il va l'arrêter. Arthur tire son épée pour le défendre... des trompettes résonnent au loin. « Écoutez, dit Marie, c'est Douglas! c'est mon père! » Morton sort précipitamment avec ses soldats, en menaçant Arthur de dénoncer sa trahison à Édouard. Douglas entre, suivi de plusieurs chefs de clans. En apprenant ce que vient de faire Arthur: « Ma fille est à toi, dit-il, reste avec nous! — Ce bonheur n'est pas fait pour moi, répond Arthur; l'honneur me rappelle auprès d'Édouard. — Pour m'avoir sauvé tu as tout à craindre de lui, dit le roi. — Regretté de vous, de Douglas, de Marie, je puis braver la mort. — Pars donc! puisqu'un serment t'enchaîne; mais, afin que le fer de l'un de



nous ne te rencontre pas dans les combats (il détache la branche de chêne du casque déposé sur la table et la remet à Arthur qui s'incline), place cette branche sur ton casque, et tu seras sacré pour nous. »

Le jeune Anglais fait de tristes adieux à Marie et s'éloigne. « Venez vous montrer, sire, dit Douglas à Robert, venez recevoir la foi des chefs prêts à mourir pour vous. »

Un site voisin du château de Douglas. — Les rochers en amphithéâtre sont couverts de soldats et de montagnards armés de haches, de piques et portant des bannières aux armes et aux couleurs des divers clans. — Un groupe de bardes guerriers, vêtus de blanc, cuirassés de mailles de fer, la hache pendue à la ceinture et le front ceint de chêne et de verveine, s'avance, tenant à la main des harpes d'or.

Bruce, Douglas et Marie entrent suivis de chevaliers écossais en costume de guerre; les bannières s'agitent; les seigneurs tirent leurs épées et jurent de mourir pour le roi d'Écosse.

Une gorge de montagnes, étroite et sombre, dominée par le château de Stirling, bâti sur un rocher à pic. — Il fait nuit.

Bruce, Douglas, Dickson, une troupe de zingari et de jongleurs arrivent au pied des remparts « Vous voyez cette route, dit Douglas à Bruce en lui montrant l'entrée d'un souterrain cachée par un rocher; elle vous conduira sans peine dans la place où Dickson vous introduira cette nuit au milieu de ces Bohémiens. — A quelle heure? demande Bruce. — A minuit. — Le signal sera? — Un chêne embrasé. » Dickson s'éloigne avec les Bohémiens. Des chevaliers, des montagnards arrivent, et plusieurs troupes de soldats écossais passent en silence au pied du roc sur lequel s'élève le château de Stirling. Bruce leur indique les différentes directions qu'ils doivent prendre, puis il s'éloigne avec Douglas à la tête des chevaliers et des montagnards.

Une salle construite pour une fête, dans la cour d'armes du château de Stirling; le roi Édouard et ses chevaliers s'avancent la coupe à la main, des pages leur versent à boire. Des dames de la cour sont assises et regardent la danse des Bohémiens, parmi lesquels Dickson s'est introduit. Le fond de la salle est fermé par une large draperie armoriée.

Morton s'avance. « Sire, dit-il au roi, partout les Écossais prennent les armes. — Pages! répond le roi, remplissez nos coupes! — Je m'étais rendu au château de Douglas, continue Morton, et je tenais Bruce en mon pouvoir lorsqu'un traître l'a fait se sauver. — Ce traître? demande Édouard. — C'est moi! reprend Arthur; il était sans défense... mais je viens vaincre ou mourir à mon poste. — Qu'on lui ôte son épée, s'écrie Édouard; puis la prenant il la brise et la jette à terre. Détruisez son blason!... Allez! que sous la hache il périsse. » Marie accourt suivie de Nelly. « Arrêtez, s'écrie-t-elle, je suis sa complice, je dois mourir avec lui. — Eh bien, dit le roi, qu'ils périssent tous deux. » (Les soldats entraînent Arthur et Marie. Des trompettes résonnent au dehors). « Les Écossais! s'écrie Marie; tremble à ton tour, Édouard! Robert est maître du château. — Aux armes! » crie le roi. Mais il est trop tard!

La draperie du fond s'ouvre et l'on aperçoit les remparts de la forteresse éclairés par un incendie. Les assiégeants montent aux créneaux. Morton apporte au roi une épée, les chevaliers cherchent leurs armes; les femmes se sauvent avec effroi. La porte de la muraille tombe sous la hache des assaillants, qui font irruption au milieu du tumulte. Bruce et Douglas entrent l'épée à la main, suivis par les bardes et les chevaliers écossais portant des bannières. Les murs se couvrent de montagnards avec des flambeaux. — Marie tombe dans les bras de son père.

« Victoire! crie Bruce. — Mort au tyran! » crient les soldats écossais montrant Édouard. Arthur, arrachant la branche de



chêne qui orne son casque, se jette entre les soldats et Édouard en disant : « Respectez ce rameau ! Édouard est libre ! et Bruce recouvre son trône ! » Un chœur général chante l'indépendance de l'Écosse.

La musique de ce poëme est prise dans

différentes œuvres de Rossini qui ne sont pas représentés en France ; des danses gracieuses, des décors d'une grande fraîcheur et une riche mise en scène font le succès de ce nouvel opéra.

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

---

## Économie Domestique.

---

### BANDEAULINE.

Lorsque vous ferez des confitures de coins, prenez-en les pepins, faites-les sécher ; quand ils sont secs, renfermez-les dans une boîte ou dans un cornet de papier. Lorsque vous voulez faire de la bandeauline, prenez une cuillère à café, remplissez-la de ces pepins, jetez-les dans un verre, versez de l'eau dessus, assez pour que l'eau

les dépasse de 5 centimètres, afin que vous puissiez y tremper une petite brosse et lisser vos bandeaux de cheveux.

Si vous ne faites pas de confitures de coins, achetez chez un herboriste pour 50 centimes de pepins ; ils produiront la valeur de deux flacons de bandeauline à 2 francs le flacon.

---

### EXPLICATION DE L'ÉNIGME GÉOGRAPHIQUE.

---

#### ORLÉANS.

*Pothier*, célèbre jurisconsulte, qui a écrit des ouvrages de droit.

*Les ducs d'Orléans*.

*Le comte de Dunois*, qui a contribué puissamment à chasser les Anglais de France, sous Charles VII.

*Saint Aignan*, évêque d'Orléans, qui

par ses prières obtint du ciel l'éloignement du farouche Attila, dont les soldats attaquaient déjà les murs de la ville.

*Jeanne d'Arc*, qui fit lever le siège d'Orléans aux Anglais.

*Les blés de la Beauce*. — *Les vignobles de l'Orléanais*. — *La Loire*.

---

## CORRESPONDANCE.

---

Tu veux que je t'écrive comment nous passons nos soirées ? j'y consens de tout mon cœur ; car si l'on dit : *A raconter ses maux souvent on les soulage*, par la même raison, à raconter ses plaisirs on doit les augmenter... c'est logique.

Suppose un salon de moyenne grandeur, orné de portraits de famille ; les rideaux et le meuble sont de velours groseille, c'est l'étoffe qui fait le plus d'honneur et de profit ; un piano est en face de la cheminée ; de chaque côté de celle-ci, se trouve une



table de jeu, recouverte d'un tapis de fantaisie. Autour de l'une, les pères, les oncles, lisent les revues, les journaux du jour; autour de l'autre, les frères, les cousins, repassent leurs devoirs, feuillentent des albums, dessinent ou essayent de deviner des rébus, des problèmes, des énigmes historiques. Autour d'une table ovale, recouverte d'un tapis de velours groseille, les dames et les demoiselles travaillent : Une mère fait le trousseau de son fils, jeune écolier qui va entrer au collège; une tante taille la layette de son neveu, qui va venir au monde; une grand'mère parfile de la soie pour faire un couvre-pied; une petite fille tricote des langes; une demoiselle tricote des rideaux formés du point *feu d'artifice*; une autre brode un bonnet; celle-là exécute en points de chaînette un chiffre, en coton rouge, au coin d'un mouchoir de batiste écru qu'elle destine à son père; celle-ci fait un tapis mosaïque, dessin qui ne demande pas d'attention... heureusement, car nos mères causent entre elles, à mi-voix, et nous les écoutons. « Que dites-vous de la misère de cette pauvre Irlande? — Je dis que cette terre est déshéritée du ciel, car elle ne peut nourrir ses enfants... ce n'est plus une patrie, et les Irlandais feraient bien d'en aller chercher une ailleurs, en Algérie, par exemple. — Notre beau pays a toujours de quoi nourrir ses enfants, mais le pain est cher! le vol et l'assassinat ont pris ce prétexte. Dans quelques parties de la France la populace est si ignorante en religion, en morale... — Avez-vous lu les miracles opérés par la vapeur de l'éther? M. Labarre, médecin dentiste de l'hospice des orphelins, en moins d'une heure, a arraché une dent à chacun de huit de ces enfants, après les avoir endormis à l'aide de l'éther, et ils n'ont pas éprouvé la moindre souffrance. — Oui, mais une dame n'a pu être endormie; il s'agissait d'une opération douloureuse qu'elle a supportée avec un grand courage. — Peut-être les

femmes n'éprouvent-elles pas cette puissance de l'éther! Un homme a été plus favorisé. Tandis qu'il subissait une amputation, il dormait, sa figure exprimait une douce joie; à son réveil, l'opération étant terminée, on lui a demandé ce qu'il avait éprouvé. « J'étais bien heureux! » a-t-il répondu. — Notre siècle verra de grandes choses! cette découverte a été faite aux États-Unis, par un médecin nommé Jackson. — Attendons encore... l'expérience va amener sans doute des résultats certains... arracher une dent, couper un bras sans faire souffrir!... quel pas dans l'art de guérir... — Oui, et cette découverte est aussi précieuse au patient qu'au chirurgien; savoir que l'on ne fait pas souffrir cela doit laisser la tête bien libre, la main doit être plus ferme. »

Neuf heures sonnent... on apporte un plateau, je fais le thé; les demoiselles serrent leur ouvrage, puis elles servent les tasses, les brioches, les sandwiches aux dames et aux messieurs. L'une de nous chante, en s'accompagnant au piano, une romance nouvelle; un de nos frères joue le quadrille à la mode. Le plateau enlevé, les pères et les oncles se mettent à faire un whist, les frères, les cousins se réunissent à nous; assis autour de la grande table, nous jouons à différents jeux, entre autres, à la *conversation*.

Voici comment ce jeu s'exécute : la personne qui est à ma gauche me dit tout bas un substantif ou un nom propre; aussitôt après, la personne qui est à ma droite me fait une question, n'importe laquelle. Je dois y répondre, et, dans ma réponse, il me faut placer le mot que l'on m'a dit tout bas.

Par exemple, on m'a dit le mot : *Pantoufle*, et l'on me fait cette question : *M'aimes-tu?*

Tu comprends mon embarras. Le cœur me bat, je pâlis, je rougis; puis, d'une voix étranglée par la honte de parler haut, la peur de parler mal, je baisse les yeux pour qu'on ne puisse y lire le mot qui me



préoccupe, et je réponds au hasard et d'un accent très-peu naturel : « Comment, ma chère, m'adresses-tu une semblable question ? Si je t'aime ! mais tu n'en peux douter ; mon amitié pour toi est aussi visible que le soleil en plein midi (je sens que je m'embrouille). Ah ! je voudrais que tu sois ma sœur, je serais tout pour toi... une amie, une servante, je voudrais être *ta Cendrillon* (je sens que je suis sauvée) ! je tournerais à l'air de ton visage les belles boucles de tes cheveux (je sens que je deviens naturelle), je placerais avec goût les nœuds qui ornent ta Berthe, je te broderais des mouchoirs ; si tu allais au bal, je ne demanderais que le plaisir de te parer. Si j'avais une marraine, elle aurait beau me faire un carrosse avec une citrouille, des laquais avec les rats de la souricière, me toucher de sa baguette pour me donner toutes les grâces qui me manquent, je lui dirais : merci, marraine ; j'aurais peur de perdre ma pantoufle, j'aurais peur de rencontrer le prince Mirliflor, qui plairait à ma sœur, et à qui je plairais. Laissez-moi souffler le feu, laissez-moi mériter le nom de Cendrillon que je me suis donné... » Mon mot est placé !

Si la personne qui m'a fait la question ne le devine pas, elle donne un gage ; c'est moi qui le donne, si le mot est deviné.

C'est ensuite à moi de dire un mot tout bas à ma voisine de droite, qui, à son tour, reçoit une question à laquelle elle doit répondre... Onze heures sonnent, on s'embrasse, on se serre la main... la journée est finie.

Mais si elle a fini par un plaisir, le lendemain elle recommence par un travail... c'est juste ! Travaillons donc, ma chère, puisque chacun a sa tâche ici-bas.

Voici notre planche II qu'il faut que je t'explique.

Le n° 1 et le n° 2 indiquent un col et une manchette qui se brodent au plumetis, sur belle mousseline, et peuvent, brodés sur jaconas, servir aussi pour une camisole du

matin, ou pour un peignoir. Planche XII, année 1846, je t'ai envoyé ce dessin en plus grand pour le bas d'un jupon ou pour entourer un peignoir.

Le n° 3 est le dessin du bas d'une manche de mousseline qui se porte sous une manche large, ou sous une manche courte. Ce dessin se brode au plumetis.

Le n° 4 est un dessin de mouchoir qui se brode au plumetis, partie sur l'ourlet, parties sur le fond du mouchoir. Le surplus de l'ourlet se découpe ensuite. Ce dessin peut servir pour robe de baptême, pour peignoir.

Le n° 5 est un autre dessin de mouchoir qui se brode en points de feston ou en points de cordonnet, et le milieu de chaque dent se découpe ensuite à partir du second feston du bas. L'intérieur de ces deux premiers festons contrariés forme un mat tout autour. Ce dessin peut servir pour jupon, pour peignoir.

Le n° 6 est la moitié du dos et la pièce de dessous le bras de la figurine en robe de mariée ; ce dos se lace derrière.

Le n° 7 est la moitié du devant et sa pièce de poitrine. La flèche indique le droit fil de cette pièce, qui se trouvera taillée en biais.

Le n° 8 est la manche.

Le n° 9 est la moitié du devant de l'autre figurine. Pour le dos et la pièce de dessous le bras, ils sont les mêmes que ceux n° 6.

Le n° 10 est la manche.

Le n° 11 est le derrière d'une chemise d'homme ; il se fend du haut, au milieu, depuis le zéro jusqu'au chiffre 31.

Le n° 12 est une espèce d'ourlet qui se coud à points devant, en dedans, le long de l'ouverture du haut du n° 11, sur l'épaule droite, et se rabat en dessous. Les 4 centimètres et demi qui dépassent dans le haut de ce n° 12 s'introduisent entre le dessus et le dessous de la pièce d'épaule, et entre le dessus et le dessous du col.

Ce n° 12 se coud d'abord en dedans pour réunir les deux biais.



Le n° 13 est une espèce d'ourlet qui se coud à points arrière, en dessus, le long de l'ouverture du haut du n° 11, sur l'épaule gauche, et se rabat en dessous, à points de côté; cette espèce d'ourlet s'avance du bas, de 2 centimètres, sur le n° 11; ce qui rend cette ouverture solide. On rabat cet ourlet n° 13 sur l'ourlet n° 12, là on le consolide par deux brides dans le bas : l'une au commencement de l'ourlet, l'autre à la fin.

Le n° 14 est le devant de la chemise auquel on enlève un morceau indiqué par ces trois raies pleines.

Le n° 15 ce sont les deux morceaux qui composent la pièce de poitrine.

Le côté droit est le moins large, on y fait un ourlet large de 3 centimètres. Un centimètre après l'ourlet, on fait, en les cousant à points devant, autant de petits plis que l'on peut en faire (ce modèle en a 19), puis on coud aussi à points devant un pli large de 2 centimètres, et il doit rester un centimètre. C'est après ce centimètre que l'on coud, au côté droit de la chemise, ce côté de la pièce de poitrine.

Le côté gauche est le plus large : l'ourlet se fait large de 3 centimètres et demi, on l'orne de deux rangs de points arrière, on fait autant de petits plis qu'à l'autre côté. On y fait de même un pli large de 2 centimètres, et il doit rester un centimètre, après lequel on coud, au côté gauche de la chemise, ce côté de la pièce de poitrine. Cet ourlet se coud ensuite sur celui de droite, par des points passés grossièrement sous les deux tout petits ourlets, formés par les points arrière, des deux côtés du grand ourlet.

Le n° 16 est la bande de percale que l'on coud, à points arrière, en travers de la pièce de poitrine, pour retenir, sur cette pièce, les fronces du devant de la chemise qui ont 36 centimètres.

Une bande pareille est cousue sous la bande n° 16.

Le n° 17 est la patte où se trouvent 3

boutonnieres. Elle se coud au milieu de la bande n° 16.

Le n° 18 est la moitié de la pièce d'épaule qui se taille double. Le biais se coud à points arrière sur la poitrine, le droit fil sur le dos.

Le n° 19 est le col qui se ferme derrière. La boutonniere se fait à gauche. Au milieu du devant, on met un bouton pour y boutonner le faux col.

Le n° 20 est la manche à laquelle on ajoute une pointe d'un seul côté.

Le n° 21 est le poignet.

Le n° 22 est la manchette.

Le n° 23 te représente le col monté à la pièce de poitrine.

Au col, aux manchettes, à la place où se font les boutonnieres, où se cousent les boutons, on introduit, entre les deux étoffes, un morceau d'étoffe pareille, et on l'y retient par un rang de points arrière fait du haut en bas du col ou de la manchette.

Le n° 24 est un rébus.

J'ai à t'expliquer le dernier, tout en m'excusant de te l'avoir envoyé si peu *illustré*. Il se composait donc tout simplement ainsi :

*La*, en fin, *justifie*, en écriture

ordinaire et *les*, en moyen. Ce qui veut dire :

*La fin justifie les moyens.*

Les soirées, les dîners priés, les bals, sont rares; on n'ose pas dépenser son argent en fleurs, en bougies, en gaze, en musique, en truffes, en punchs, en petits gâteaux... on le garde cet argent pour acheter du pain aux plus nécessaires... Je n'ai pas le cœur de te parler toilette, regarde nos figurines et règle-toi sur elles, c'est tout ce que je puis te dire... Adieu; espérons! et prenons pour aujourd'hui cette devise anglaise : *A time happiest will come!* Un temps plus heureux viendra!

Ta toute dévouée,

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.



ÉPHÉMÉRIDES.

1<sup>er</sup> février 107 de J.-C. — *Martyre de saint Ignace d'Antioche.*

Ignace reçut de la bouche de saint Jean et de saint Pierre la doctrine du Sauveur; il fut élevé au siège épiscopal d'Antioche, et se montra le plus tendre et le plus zélé des pasteurs. Sous la persécution de Trajan (car le sang des martyrs, *cette semence des chrétiens*, n'a jamais cessé de couler pendant trois siècles, même sous le règne des plus vertueux empereurs), Ignace fut cité devant les juges et invité à sacrifier aux dieux de l'Empire. Trajan même, qui se trouvait alors à Antioche, l'interrogea : « J'adore, lui dit l'évêque, un seul Dieu qui a fait le ciel, la terre, la mer et tout ce qu'ils renferment, et Jésus-Christ, fils unique de Dieu, Dieu lui-même, au royaume duquel j'aspire. » Trajan lui dit : « Parles-tu de celui qui a été crucifié sous Ponce-Pilate ? — Je parle, dit Ignace, de celui qui a crucifié mon péché et soumet les démons à ceux qui le portent dans leur cœur. — Tu portes donc en toi le crucifié ? — Oui, car il est écrit : *J'habiterai en eux.* » Alors Trajan fit prononcer cette sentence : « Nous ordonnons qu'Ignace, qui dit qu'il porte le crucifié, soit enchaîné et conduit à Rome par des soldats, pour y être dévoré par les bêtes, afin

de servir aux plaisirs du peuple. » Le saint, plein de joie, rendit grâces au Seigneur, et, mis aussitôt dans les chaînes, il fut conduit à Rome. Sa marche était à la fois un martyre et un triomphe : ses gardiens l'accablaient de mauvais traitements; mais le peuple fidèle des lieux où il passait se pressait sur ses pas, baisait ses vêtements et environnait de témoignages d'amour celui qui allait mourir pour Jésus-Christ. Il écrivit aux chrétiens de Rome une lettre que leur portèrent des Éphésiens qui devaient arriver avant lui. Cette lettre, admirable de foi et de charité, les conjurait surtout de ne pas empêcher, par leurs prières puissantes auprès de Dieu, qu'il n'obtînt la gloire du martyre. « Je ne serai un vrai » disciple de Jésus-Christ, leur disait-il, » que quand le monde ne verra plus mon » corps. Priez, afin que je me change en » victime. Laissez-moi mourir, maintenant » que l'autel est prêt... Vienne contre moi » le feu, la croix, les lions, pourvu qu'en » fin je sois réuni à Jésus-Christ ! » Ces vœux ardents furent exaucés. Arrivé à Rome, il fut aussitôt conduit à l'amphithéâtre; et son corps tomba sous la dent des bêtes, pendant que son âme se réunissait à son Dieu.

MOSAÏQUE.

La mer est l'image des grandes âmes; quelque agitées qu'elles paraissent, leur fond est toujours tranquille.

Il y a des malheurs qui valent mieux que la plus grande fortune.

Le passé est escoulé, l'advenir est incertain, le présent n'est qu'un point; mais de ce terrible point dépendra un jour notre éternité.

CHRISTINE, reine de Suède.



nt,  
ur,  
n-  
un  
c-  
le  
es-  
n-  
lui  
ri-  
ue  
nt  
de  
de  
s-  
la  
rai  
il,  
on  
en  
nt  
oi  
n-  
es  
à  
i-  
es  
à



# L'ami de l'enfant.

MELODIE.

Paroles de M<sup>me</sup> ANAIS SÉGALAS.

Musique D'ALFRED QUIDANT.

Accomp. de Guitare par CARCASSI.

Andante.

GUITARE.

CHANT.

PIANO.

Andante. Enfant au cœur ai-mant tou-jours ton front se pen-che

Pur et mi-gnon Sur ton doux é-pa-gneul dont la robe est si blan-che

Et l'œil si bon Lais-se le viens à moi je t'ap-por-te à main

plei-ne De bel-les fleurs Dont une a ta blan-

rit. 1<sup>o</sup> Tempo.

dim.



simple.  
 poco cres.  
 -cheur Une autre ton ha - lei - ne Et tes cou - leurs  
 et tes couleurs ben espressivo.

1.<sup>re</sup> fois.  
 2.<sup>re</sup> fois.  
 pour finir.

2.<sup>e</sup> COUPLET.

Veux tu ces mugnets blancs ce sont les perles fi - nes De nos ga - zons Com -  
 rit. Tempo.  
 - me nos blonds en fants sont les perles di - vi - nes De nos mai - sous Veux tu ce  
 rit.  
 nidd'oiseau gi - te d'her - be et de soi - e Dans les buis - sons Ce doux nid seul lo -  
 cres.  
 -gis tou - jours rempli de joie Et de chan - sons et de chan - sons

3.<sup>e</sup> COUPLET.

Mais rien ne t'eblo - it Tu ca - resses de mè - me Ton chien so - yeux Moins  
 beau que ces pin - sons mais qui te dit je t'ai - me A - vec ses yeux Loiseau n'est  
 rit. Tempo.  
 qu'une lyre et la fleur qu'une grà - ce Qu'on foule au pié Mais ton é - pa - gneul  
 rit. cres.  
 blanc que ton bras frais en - la - ce C'est l'a - mi - tié c'est l'a - mi - tié

Gravé par M<sup>lle</sup> DAMOURS.



